

L'APÔTRE



EDOUARD CABANE

LE SOMMEIL DE L'ENFANT JÉSUS

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lectures pour tous, jeunes et vieux

TEXTE

Page		
121 —	La calomnie	J.-Albert FOISY
123 —	Le vieux prêtre	Maurice CHALHOUB [<i>Le Noël</i>]
126 —	A Bethléhem	E. LOY
128 —	Le premier exclu (<i>Conte de Noël</i>)	C. LECIGNE
130 —	Souvenir de la mission Marchand	Général BARATIER
135 —	Causerie littéraire : Un enterrement de première classe.	Ferdinand BÉLANGER
138 —	Le Modèle du Vinci	Jean VÉZÈRE [<i>Almanach du Pèlerin</i>]
143 —	Ephémérides canadiennes	
146 —	La machine humaine : Comment se fait l'urine.	Le vieux DOCTEUR
147 —	Mes taxes	
149 —	Les céréales	[<i>La Cuisine à l'École primaire</i>]
150 —	L'ongle incarné	G. B. (<i>La Croix</i>)
152 —	Nos gens émigrent	Thomas POULIN [<i>Le Travailleur</i>]
154 —	Pour s'amuser	
155 —	Les livres	
155 —	Aveux de Noël (<i>poésie</i>)	Frère MARIE-BERNARDIN
156 —	L'héritier des ducs de Sailles (<i>feuilleton</i>)	M. DELLY

ILLUSTRATIONS

127 —	La Nativité	<i>Tableau d'Antoine Ciseri</i>
134 —	Sur la rivière Batiscan (Notre-Dame-des-Anges)	
137 —	Le vieux Québec : une vue de l'église et du collège des Jésuites	
142 —	Un camp dans les Laurentides	
143 —	Le collège de Saint-Boniface	
145 —	L'École dentaire de Montréal	
148 —	Le chapelet	<i>Tableau de Louis Deschamps</i>

Tarif des Annonces : \$0.09 la ligne agate ou \$1.26 le pouce.

			Couvert. Intérieure.	Couvert. Extérieure.	
1 page	360 lignes agates	\$30 00	\$45 00	\$60 00
1/2	" 180	"	15 00	22 50	30 00
1/4	" 90	"	7 50	11 25	15 00
1/8	" 45	"	3 75	5 70	7 50

" L'Apôtre " est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Eminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. " L'Apôtre " répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. " L'Apôtre " veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. " L'Apôtre " publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

Prix d'abonnement pour les Etats-Unis: \$3.00

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IV

QUÉBEC, DÉCEMBRE 1922

No 4

LA CALOMNIE



DANS le "Barbier de Séville" un des personnages les plus méprisables conseille à son maître de se servir de la calomnie pour ruiner son ennemi.

"La calomnie, Monsieur? D'abord un bruit léger, rasant le sol comme l'hirondelle avant l'orage, murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche la recueille et vous le glisse dans l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine; puis, tout à coups, je ne sais comment, vous voyez la calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élanche, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne et devient un cri général, le chorus universel de la haine et de la proscription."

* * *

Ce tableau frappant du mensonge malicieux qui ternit les réputations, ruine le prestige de familles entières, pousse souvent au désespoir, ne nous fait-il pas penser aux bruits sournois, aux accusations lâchement murmurées à l'oreille contre deux familles de Québec au sujet de la mort de Blanche Garneau.

Dans une des séances les plus importantes de la Commission Royale, les chefs de ces deux familles sont venues réduire à néant les accusations calomniatrices qui se colportaient de bouche en bouche depuis bientôt deux ans.

D'où venaient ces accusations? Quels sont les premiers auteurs de la calomnie qui a tant fait de mal et aurait peut-être amené deux innocents

sur le banc des criminels, si la vérité n'avait pas été clairement établie?

Personne ne peut le dire. D'abord, ce fut un bruit léger comme l'hirondelle rasant le sol. Puis, elle a été recueillie par telle bouche qui l'a glissé à l'oreille-amie, comme un grand secret. En cheminant, elle s'est enflée, grandie, est devenue une clameur universelle.

Rien n'est plus méprisable que la calomnie et ceux qui se font son instrument. L'exemple que nous fournit le meurtre de Blanche Garneau est trop frappant pour que nous ne le soulignons pas.

Les dommages causés par la calomnie sont irréparables; car il est matériellement impossible de déraciner de l'esprit de ceux qui l'ont recueillie, la première impression mauvaise; et puis, comment peut-on retracer les innombrables personnes qui l'ont entendue?

Jamais on n'a vu une calomnie aussi méchante se colporter d'une façon aussi générale sans qu'on puisse atteindre ses auteurs et les punir; jamais l'hypocrisie n'a revêtu un masque aussi impénétrable.

Grâce à Dieu, le mensonge est percé à jour et le public a appris la vérité? Nous en parlons, aujourd'hui, pour bien faire comprendre que la calomnie existe, qu'elle fait du mal et que, souvent, nous contribuons à l'accréditer, à la répandre.

* * *

Ces deux familles qui ont souffert un martyre de deux ans, à cause d'une insinuation mauvaise ne sont pas les seules à souffrir de la calomnie.

Que de mensonges ne colporte-t-on pas contre l'Eglise et ses ministres que personne ne relève et ne démentit? Que d'accusations sournoises ne contribue-t-on pas à répondre, par légèreté, irréflexion ou malice?

Ces jours derniers encore, nous pouvions lire dans un journal de Québec, la dépêche suivante :

“ Paris.—L'Église catholique en France est actuellement en face d'une scission parmi le clergé sur la question du mariage des prêtres. Une nouvelle Église nationale, qui sera connue comme “l'Église officielle catholique française” a été formée, et suivant les traditions anciennes de l'Église romaine, elle a nommé son propre évêque dans la personne de l'abbé Maxime Adroit, lequel, il y a quatre ans, épousait une de ses paroissiennes dans un village du district de Seine-et-Marne.

“On propose maintenant la construction d'une première église.

“Dans cet édifice, les prêtres mariés qui ont reçu de Rome la défense de célébrer la sainte messe, pourront prêcher les doctrines catholiques, en se basant sur les Apôtres comme dans l'Église romaine, mais ils ne reconnaîtront plus comme finale la décision du Pape. L'institution papale sera cependant regardée comme étant sur un pied d'égalité avec l'Église française.

“L'abbé Adroit sera consacré évêque dans quelques semaines par une assemblée de trois cents prêtres qui ont défié l'injonction de Rome contre le mariage des prêtres et qui ont formé le noyau de la nouvelle Église.

“On estime qu'il existe plusieurs milliers de prêtres mariés en France et que tous sont anxieux de reprendre leurs saints devoirs, sous le nouveau régime de façon à ce que d'ici un an les principales villes et cités soient dotées d'une nouvelle Église.”

* * *

Cette nouvelle, vieille de plus d'un an, est une grossière exagération, mise au point à plusieurs reprises.

Qu'il y ait en France, un certain nombre de prêtres infidèles à leurs serments et trainant leur vie sacrilège dans la boue des ruisseaux, c'est possible ; c'est même certain. N'y eut-il pas un Judas parmi les douze Apôtres ?

Mais, prétendre que ces prêtres sont des milliers en France, c'est un odieux mensonge. D'ailleurs, comme nous le disions plus haut, la vérité a été établie sur ce point, comme sur beaucoup d'autres.

Comment se fait-il qu'un journal qui ne rate jamais l'occasion de faire parade de sa foi et de son respect pour l'Église ait donné un regain de vie et d'actualité à ce mensonge ? Cela ne s'explique pas.

D'ailleurs, il suffit de lire la nouvelle pour reconnaître sa source franc-maçonnique.

Par exemple, ces prêtres en rupture de célibat “pourront prêcher les doctrines catholiques” tout en niant l'autorité infallible du Pape.

Puis, ironie suprême ou suprême bêtise, “tous (ces prêtres mariés) sont anxieux de “reprendre leurs saints devoirs”.

Que des protestants, ignorant tout de notre religion, publient une nouvelle rédigée de cette façon, cela se comprendrait. Mais, que des rédacteurs catholiques, d'un journal qui se dit catholique, laissent passer une telle insanité, bien plus, qu'ils la placent en vedette dans une des colonnes des plus lues du journal, c'est un comble.

Pour l'édification de ces rédacteurs et des lecteurs qui se sont laissés surprendre, disons que l'autorité infallible du Pape en matière de foi et de morale est un dogme que personne ne peut nier sans cesser d'être catholique. Les doctrines que de telles gens peuvent prêcher serait n'importe quoi, mais ne seront pas “catholiques”.

De plus, les “saints devoirs” des prêtres comprennent, au premier rang, l'observance du vœu de chasteté perpétuelle qu'ils ont fait librement et irrévocablement au jour du sous-diaconat.

Enfin, le privilège de consacrer les évêques, dans l'Église romaine, est réservé aux Evêques et c'est une erreur grossière que de prétendre que l'imposition des mains par un certain nombre de prêtres, même mariés, peut donner la plénitude du sacerdoce.

* * *

Comme on le voit, cette dépêche n'est pas seulement une odieuse calomnie contre le clergé de France, c'est l'exposition d'hérésies évidentes accréditées d'autant plus profondément que le journal qui le publie sans commentaires et sans réserves, est moins suspect d'anticléricalisme.

Nous avons tenu à souligner ce fait parce qu'autant le public et les journaux se sont émus de la calomnie contre deux braves familles, autant cette même presse et ce même public sont restés indifférents en face de la calomnie contre l'Église catholique.

Nous protestons contre cette publication et nous la considérons comme odieusement malicieuse et indigne d'un journal qui se dit, et, bien plus, se croit catholique.

J.-Albert FOISY.

Le vieux prêtre

JE voyageais en Corse ; tout le jour, j'avais suivi, par une pluie battante, d'affreux sentiers de chèvres dans la montagne, et, fourbu, harassé, je ressentis un véritable soulagement en atteignant un petit village. Son nom, je ne m'en souviens même plus ; un grand diable à face de brigand, me le dit en me demandant l'aumône d'un air menaçant, et peu m'importait, d'ailleurs. J'allais à l'aventure, pour la joie de voir du pays, de respirer l'air libre. Mon sac sur l'épaule, mon revolver dans ma poche et un bâton ferré à la main, je suivais ma fantaisie, avide seulement d'indépendance.

Ma foi, depuis le matin, la contrée que je traversais, pour poétique et superbe qu'elle était, ne laissait pas que de m'impressionner désagréablement. Était-ce la faute au temps glacial et mouillé, à la plainte éperdue du vent dans les grands arbres qui frissonnaient jusqu'au racines, tout, autour de moi, dans le soir tombant, revêtait des aspects lugubres. Les rares indigènes que j'avais rencontrés avaient des mines sinistres. Deux fois, pour éloigner des individus qui, obstinément, se collaient à mes pas, cherchant à engager une conversation dans leur patois mi-italien, mi-français, j'avais cru nécessaire de sortir, comme par hasard, mon revolver, et tous deux, par enchantement, s'étaient arrêtés en marmottant de sourdes menaces. Non, vraiment, le pays n'était pas sûr, et plutôt que de loger dans la méchante auberge où je voyais attablés quelques hommes peu rassurants, je me décidai à poursuivre lorsque mon pied porta à faux dans une ornière de ce pays d'enfer. Je sentis que ma cheville enflait, et la douleur me contraignit à renoncer à aller plus loin. Je résolus de demander tout simplement asile au presbytère.

Ce presbytère était situé à l'extrémité du village et s'appuyait contre le flanc rocheux de la montagne ; au-dessus, la forêt s'enfuyait en une pente rapide : tout le paysage était sauvage et farouche.

J'attendis un moment, puis un judas s'ouvrit dans la porte, Je me sentis longuement dévisagé ; je finis par discerner dans l'ombre une vieille femme qui me posa quelques questions ; mes réponses la rassurèrent, car le judas se

referma, deux verrous furent tirés et le vantail tourna en grinçant.

La servante m'introduisit dans une modeste pièce qu'elle appela le salon, et le curé parut aussitôt. C'était un petit homme maigre et voûté, qu'on sentait vieilli avant l'âge, épuisé d'une vie de labeurs et de privations. Il me conduisit dans sa chambre, me donna de l'eau vinaigrée, des bandes de toile pour enserrer mon pied meurtri. Puis, comme il était tard déjà, le vieux prêtre fit mettre un couvert de plus, ouvrir une boîte de converses et nous dinâmes. A table, je m'informai des besoins de ses fidèles, afin de pouvoir laisser mon offrande. Il me dit qu'il avait trois paroisses à desservir, toutes trois en montagne, à deux lieues l'une de l'autre ; le pays était misérable, ses ouailles peu dévotes ; les consolations rares.

Je lui dis à mon tour l'impression de malaise ressentie devant les gens que j'avais croisés sur ma route.

— Bah ! me répondit-il, ils ne sont pas aussi méchants, qu'ils en ont l'air !... Ils sont si bruns, si barbus, qu'ils peuvent effrayer. Mais, au fond !... Oh ! évidemment, si un étranger cousu d'or passait, la nuit, sans défense !... Mais il ne faut pas tenter le diable, n'est-il pas vrai ? Ils sont si pauvres...

— Mais vous-même, Monsieur le Curé, lui dis-je, en souriant, vous sentez-vous tellement en sécurité parmi eux ?

Il sourit à son tour.

— Oui, à cause des verrous de sûreté. Oh ! ça ne sert pas à grand'chose, ces verrous-là ! C'est ma vieille domestique qui a voulu absolument que je les fasse installer l'année dernière à la suite d'une histoire. Moi, je trouvais que c'était une dépense inutile.

Je dressai l'oreille.

— Une histoire, dites-vous ? Aurait-on essayé ?...

— De me voler... Mais, cette fois, ce n'était pas un homme du pays. Non, c'était un individu venu d'on ne sait où, et qui s'était installé par la suite, en forêt, pour y faire du charbon.

Il se taisait. La domestique apportait un fromage de chèvre et demandait :

— Voulez-vous du café ?

— Oui, fit l'abbé, sortant de sa rêverie.

— C'est que je n'en ai plus.

Il rougit embarrassé. Je me hâtai de lui affirmer que je n'en prenais jamais.

— Alors, je peux monter ? dit la vieille.

— Oui, oui, merci, je n'ai plus besoin de vous, Gertrude.

Je voulais ramener la conversation sur le charbonnier.

— Vous disiez donc, Monsieur le Curé, que c'est à la suite d'une histoire ?

Mon regard interrogeait. Mon interlocuteur sourit :

— Vous voulez savoir ? fit-il... oh ! c'est un malheureux que je plains de tout mon cœur !... Un soir, il était venu, tenez, il y a trois ans aujourd'hui même. Me me souviens de la date parce que, chaque année, à la Saint-Firmin, le comte de Mathias, dont c'était la fête, et qui habitait un château voisin, m'envoyait un billet de 1,000 francs, pour mes pauvres. Cette année, hélas ! mes pauvres n'auront rien, car le comte est mort le mois dernier.

J'avoue que jusqu'à ce que ces 1,000 francs fussent distribués, j'étais toujours inquiet. Encore une fois, je ne crois pas que mes paroissiens soient de malhonnêtes gens, mais, enfin, 1,000 francs, c'eût été une petite fortune pour qui eût osé me les arracher. Et chacun savait que le 25 septembre, régulièrement depuis quinze ans, je recevais cette somme.

Donc, cette année-là, vers 9 heures, Gertrude était déjà couchée, j'entendis frapper à la porte. Je commençais à me déshabiller : vite, je remis ma soutane et je descendis. La pluie tombait comme ce soir, plus violente encore, et par rafales. J'étais inquiet, partagé entre la crainte d'introduire quelqu'un auprès de mon trésor et la pensée de mal agir en laissant dehors un chrétien. J'hésitai à ouvrir. Je fis glisser le judas, et la figure bestiale et sournoise que j'entrevis accrut mon angoisse. J'allais décidément lui dire de passer son chemin, quand l'homme murmura :

— J'ai faim. J'ai faim. Ouvrez !

Sa voix tremblait ; je le sentais réellement affamé, défaillant de froid et de misère. Il fallait bien que je l'accueille. C'est mon devoir, n'est-ce pas ? Et l'homme, qui devait être à jeun depuis longtemps, mangea avec voracité les quelques provisions que je possédais. Tout en mangeant, il m'examinait à la dérobée, d'un regard oblique qui me gênait, me troublait. Il semblait inspecter la pièce comme pour bien se graver dans l'esprit l'emplacement des

choses. Ma première inquiétude augmenta, s'effleura d'un regret d'avoir introduit cet homme près de cet argent.

Les 1,000 francs étaient dans ce petit coffre que vous voyez là. Je résolus de passer la nuit à côté. Je fis donc monter mon hôte au premier étage, je lui donnai un lit, des draps, puis je pris dans ma chambre une couverture et je revins m'installer dans ce grand fauteuil ici, en sentinelle.

J'avais raison. Une heure s'était à peine écoulée que j'entendis un bruit léger au-dessus de ma tête, un bruit assourdi, mou, de pieds nus, marchant sur le plancher.

Mon cœur se serra de chagrin devant cet acte vil que je sentais qu'il voulait accomplir, qu'il allait accomplir. Pourtant, le bruit s'était tu. L'homme craignait, sans doute, que j'eusse entendu, et il me semblait que, là-haut, il retenait même le son imperceptible de sa respiration.

Je voulais espérer encore qu'il ne descendrait pas. Je commençai une courte prière... Quelques secondes interminables passèrent. J'entendais les palpitations lourdes du sang dans mes artères... Puis, tout d'un coup, sans que la porte de sa chambre ait crié, je perçus un craquement sur la marche supérieure de l'escalier... Je ne pouvais plus douter. Il savait. Il venait voler. Vous dire l'angoisse qui m'étreignit, voyez-vous, Monsieur, je ne pouvais pas. Je sentais que j'allais me trouver seul en face de cet homme beaucoup plus fort que moi, jeune, armé sans doute. Que pouvais-je ? Appeler ? Qui ? la bonne Gertrude ? Pauvre vieille, le mieux qui pouvait lui arriver était de ne s'éveiller qu'au matin, après le vol, après l'assassinat. Non, personne ne pouvait m'entendre, le presbytère est bien trop éloigné du village.

Une autre marche craqua... Il se rapprochait... Mes tempes battaient, il me semblait que je percevais chacun des gestes du misérable. Je le voyais l'oreille aux aguets, anxieux, retenant son souffle, cherchant pour poser son pied l'endroit qui ne gémirait pas sous son poids... Oh ! ces minutes, je vous souhaite de ne jamais en soupçonner l'exaspérant effroi... !

La porte bâilla, s'écarta... Dans l'ombre noire, je ne voyais rien et il était là...

Il gratta une allumette, mit sa main en écran, s'orienta, puis se dirigea vers le buffet.

Il prit une bougie qu'il alluma. Puis il vint vers le coffre.

Alors... Alors... je ne suis pas méchant, Monsieur, non, mais quand j'eus acquis la certitude, voyez-vous, que c'était à mes pauvres qu'il en voulait, que c'était l'argent de mes pauvres qu'il voulait me prendre, alors j'ai oublié que j'avais peur. Je ne suis pas très robuste, mais j'eus soudain en moi tant d'indignation devant cette trahison, cette lâcheté, que je me sentis fort, plus fort que lui. Je saisis le premier objet qui me tomba sous la main, un tisonnier, et, me jetant sur l'homme ahuri qui trébucha, lâchant son chandelier, je frappais, je frappais, comme un sourd, à tour de bras.

J'eus peut-être tort de cogner si fort ; mais, voyez-vous, j'étais trop en colère. Dans l'obscurité, car la bougie en tombant s'était éteinte, mon voleur, surpris, éperdu, poussait des cris : je n'écoutais pas. Il bouscula les meubles, à tâtons, atteignit la porte de la salle à manger, puis le vestibule, et, toujours sous une grêle de coups, ouvrit la porte extérieure et s'enfuit dans la nuit... Seulement, quand il se senti à l'abri et sous la sauvegarde des ténèbres, il me lança des menaces et des blasphèmes.

J'étais rouge de confusion, autant d'avoir entendu ces paroles impies que de ma brutalité. Et, épuisé de l'effort physique fourni, je tombai dans une crise nerveuse, aux pieds de ma vieille domestique qui accourait tout effrayée.

Je ne songeais plus à cet incident, lorsque, en plein hiver, après dîner, un enfant vint, un jour, au presbytère.

— C'est un charbonnier, me dit-il, qui se meurt et réclame les derniers sacrements.

— Un charbonnier ? Où cela ?

— Dans la forêt, près de la grand'route, après le calvaire et le grand chêne.

Cela me semblait bien un peu étrange, je ne connaissais dans le pays aucun charbonnier. Et puis, cette heure tardive. Mais, n'est-ce pas, je ne pouvais refuser les sacrements. Seulement, j'aurais dû prendre au moins un bâton... Mais on ne pense pas... C'était lui. Il m'a assailli dans l'ombre, il m'a roué de coups. Il cognait fort, lui aussi, bien plus fort que moi... Oh ! Dieu, qu'il m'a fait mal ! Sans la Providence qui fit passer par là, le lendemain, un brave garçon qui venait relever des collets, et qui me trouva tout sanglant, je serais mort à quelques mètres de la route...

— On l'a arrêté, lui demandai-je ?

— On ne l'aurait jamais retrouvé dans le maquis. Et puis, à quoi bon ?... Mais, je vous le répète, celui-là ce n'était pas un homme du pays. Du reste...

Le vieux curé se tut.

— Ecoutez ! reprit-il. Vous ne croyez pas qu'on a frappé ?

Je tendis l'oreille. Un bruit de heurt nous parvint, distinct. L'abbé se leva.

— Vous m'excusez ?

Il quitta la salle à manger. Du vestibule vinrent à moi, le judas tiré, quelques bribes de dialogue. On venait demander le prêtre pour un mourant, un charbonnier.

Je tressaillis. Le curé revenait. Il était pâle...

— Il faut m'excuser, me dit-il, je dois sortir pour aller porter les sacrements à un malade.

Malgré moi, mes lèvres murmurèrent :

— C'est lui ?

Il baissa la tête.

— Oui, fit-il.

— Oh ! m'écriai-je, vous n'allez pas y retourner !

Son regard était triste, bon, limpide. Il murmura simplement :

— S'il a besoin de moi !

— Alors, vous n'irez pas seul, Je vous accompagne.

— Vous êtes incapable de marcher, mon ami ; et puis, me voyez-vous aller avec un témoin entendre une confession !

J'insistai. Il me coupa la parole et, jetant une pèlerine sur ses épaules, il déclara, catégorique :

— Jamais de la vie !

— Pourquoi ?

Alors, cet homme âgé, ce vieux prêtre voûté et cassé, me dit doucement, comme inconscient de son héroïsme :

— C'est peut-être un guet-apens.

... Au matin, il n'était pas encore là. Je m'en voulus affreusement de l'avoir laissé partir, partir seul. Je pris le parti d'aller à sa rencontre, furieux, contre moi-même, dévoré d'inquiétude, appréhendant le crime féroce et lâche... quand il entra.

Il entra, et ses yeux brillaient comme si des larmes les eussent mouillés ; il vint à moi, me prit les mains, et il parlait, il bredouillait de joie, et sa voix chantait, et tout son être rayonnait, envahi, débordé de bonheur.

— Il s'est confessé ! s'écria-t-il. J'ai voulu rester jusqu'à la fin pour l'encourager, l'aider... Quelle belle mort ! Et moi qui avais pris un bâton !...

Il riait et pleurait ; et dans l'allégresse exubérante de son cœur d'apôtre, il répétait, oublieux de sa nuit blanche et des souffrances passées :

— Quand je vous disais qu'ils ne sont pas méchants, au fond, ces pauvres gens !

— *Le Noël.*

Maurice CHALHOUB.

A Bethléhem

*Du Journal de Bethléhem N° du 25 déc.,
an 42 d'Auguste César.*

DÉTRESSE PITOYABLE.— ÉMOTION POPULAIRE

“ Des paysans venus à la ville, ce matin, pour le marché, ont rapporté un cas de détresse lamentable, dont ils ont été témoins aux portes mêmes de notre ville. A quelques centaines de pas de la Porte orientale, se trouve, comme on le sait, une grotte assez spacieuse creusée dans le flanc du rocher qui borde la route en cet endroit. De temps immémorial, cette grotte a servi de refuge aux troupeaux qui viennent s'y abriter contre les intempéries de la saison.

“ Or, ce matin, la grotte avait des hôtes humains, cette fois. Trois personnes l'occupaient : un homme entre deux âges, une toute jeune femme, son épouse, et... un nouveau-né ! Cette famille est évidemment étrangère au pays. Interrogé par les paysans, l'homme a dit venir de Nazareth, en Galilée, pour obéir à l'édit de l'empereur au sujet du recensement. Arrivés ici, hier, vers le soir, les pauvres voyageurs n'auraient pu trouver nulle part à se faire héberger en raison de l'affluence d'étrangers venus de toutes parts pour l'inscription. Force leur fut donc, pour ne pas passer la nuit à la belle étoile, de se contenter du maigre abri de la grotte. La situation était d'autant plus angoissante pour les pauvres gens, que la jeune femme était sur le point de devenir mère : ce qui a effectivement eu lieu au cours de la nuit, on peut imaginer dans quelles pénibles conditions.

“ N'empêche que, ce matin, la jeune mère et son enfant paraissent en d'excellentes conditions de santé et de vigueur. Le chef de la

“ famille, lui, est encore tout ému de n'avoir pu procurer un meilleur logis à sa jeune femme et à son enfant. Espérons qu'il pourra aujourd'hui leur trouver une habitation plus confortable.

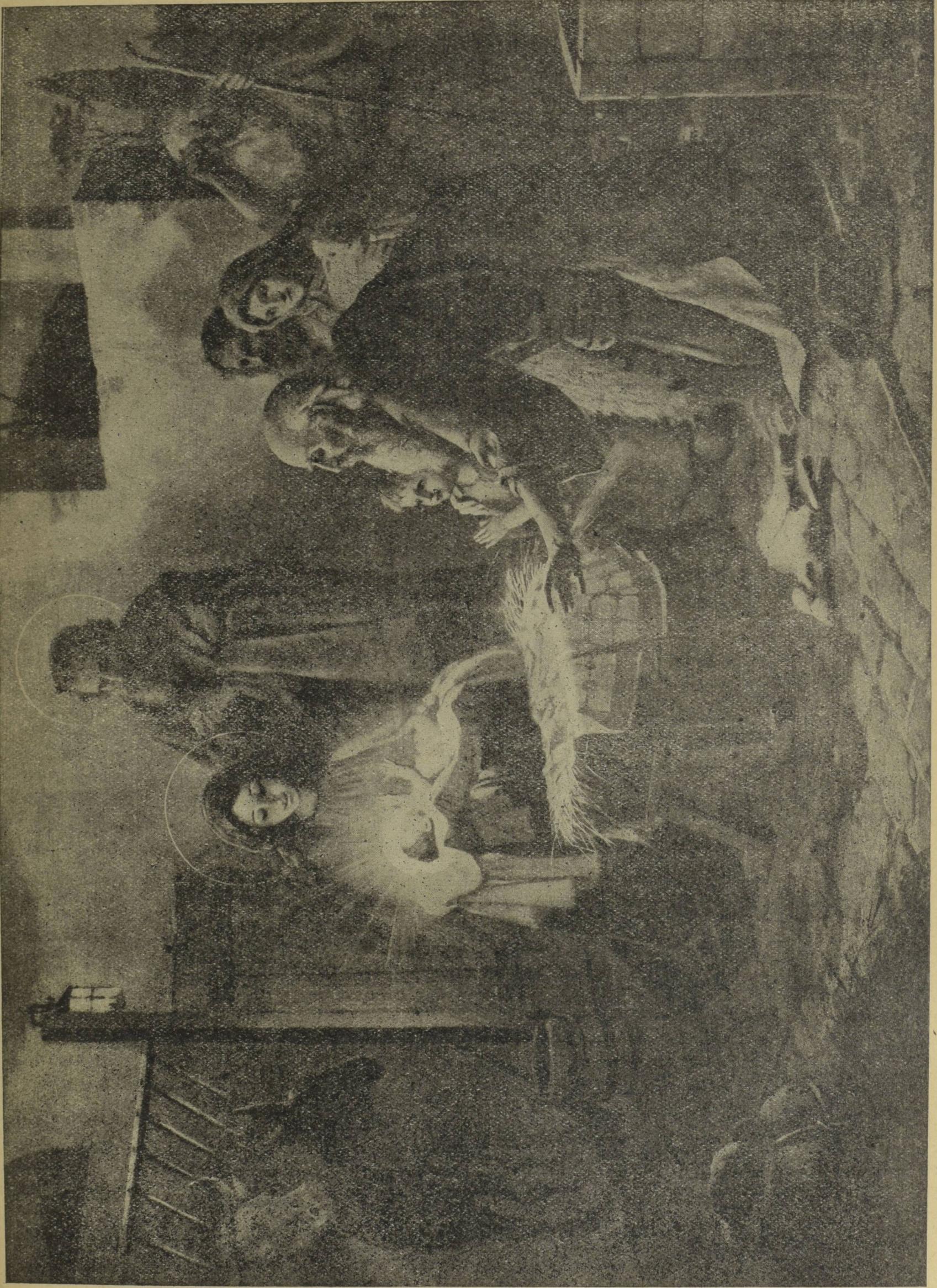
“ Cette famille galiléenne, sous les dehors d'une pauvreté non misérable pourtant, porte, dit-on, le cachet d'une grande honnêteté et même d'une distinction que l'on n'a pas accoutumé de rencontrer chez les gens de si humble condition.

“ On se demande involontairement si ce ne serait pas là encore un de ces nombreux rejetons de la race royale que le malheur des temps a fait déchoir de l'antique splendeur de leur famille. Leur origine évidemment bethléhémiennne, puisqu'ils ont dû venir s'inscrire ici pour le recensement, autoriserait assez cette supposition. Il serait intéressant, tout de même, après que ces braves gens auront rempli la formalité de l'inscription, de vérifier si oui ou non, ils sont bien descendants de David. Si cette conjecture un peu fantaisiste, il faut l'avouer, se réalisait, ne donnerait-elle pas un semblant de raison à des rumeurs bien extraordinaires qui circulent ce matin dans le populaire.

“ En effet, des bergers du voisinage, qui veillaient, la nuit dernière à la garde de leur troupeaux, prétendent, paraît-il, avoir ouï, vers le milieu de la nuit, de ravissantes harmonies aériennes, lesquelles, pour eux, ne peuvent être que les concerts angéliques. Leur imagination une fois surrexcité, n'a plus su retenir ses élans et, l'un renchérissant sur l'autre, celui-ci aurait fort bien saisi le sens des prétendues chants aériens, qui auraient parlé de gloire rendue à Dieu et de paix apportée à la terre : celui-là non seulement entendit les chants des anges, mais il en a vu un de ses yeux, lequel lui a ni plus ni moins annoncé que le Christ venait de naître à Bethléhem même ; et qu'au signallement que lui a donné l'ange pour le reconnaître, il ne s'agirait rien de moins que du nouveau-né de la grotte ! Un Christ galiléen presque un mendiant, il ne manquerait plus que cela ! Une fois la crédulité populaire mise en branle, où s'arrêtera-t-elle ? Mais ce rêve, comme tous les rêves, se dissipera bientôt de lui-même, et dans huit jours, on n'y pensera plus.”

Pour copie conforme

E. LOY



LA NATIVITÉ (Tableau d'Antoine Ciseri)

Le premier exclu

CONTE DE NOËL



ISMAËL était le dernier des fils d'un péager qui percevait l'impôt sur la route qui va de Bethléem à Hébron. Et ce publicain ne ressemblait pas à beaucoup d'autres : il ne commettait ni l'usure ni l'injustice, il craignait Dieu et attendait la rédemption de son peuple. Il avait sept fils, mais Ismaël, le plus jeune, était aussi le plus sage : un enfant un peu grêle, aux yeux profonds et ardents, pieux comme un petit rabbin et dont l'esprit avait devancé l'âge.

Trois fois chaque jour, il allait avec ses camarades de bourg à la synagogue de Bethléem. Et cette synagogue était à la fois un temple et une école ; on y priait et on y étudiait. On y lisait les versets de la Thora devant l'armoire voilée d'un long rideau de pourpre ; ensuite, on interprétait les saints versets. Et le petit Ismaël, assis sur sa natte, balançant en mesure le buste et la tête, répétait les formules rituelles et recueillait en son âme les divines promesses.

Pourtant, s'il était le plus sage de l'école, il s'en montrait parfois le moins docile. En ce temps-là, les docteurs d'Israël étaient frappés d'aveuglement ; ils ne croyaient plus, ils n'espéraient plus. D'étranges paroles résonnaient aux oreilles des enfants ; on leur disait le ciel vide, les croyances vaines, et vaines aussi toutes les antiques traditions de la race. Un rhéteur romain, Vivianus, avait parcouru la Judée, assurant que les étoiles sont éteintes et qu'il n'y a plus rien à attendre derrière les horizons clos. Et ces disciples étaient région, on riait dans les écoles de Jéhovah et de ses saints, David et Salomon n'étaient plus que des tyrans sanguinaires, la Judith libératrice était traitée de folle et d'hallucinée, et tous les héros de l'histoire — depuis Gédéon jusqu'aux Macchabées — subissaient l'injure quotidienne des livres sans pudeur et des maîtres sans conscience.

Parfois un enfant demandait :

— Et le Christ, le roi promis, est-ce qu'il viendra ?

Les maîtres imposaient silence ; ils défendaient de prononcer ce nom maudit. Ou bien ils branlaient la tête, ils avaient un sarcasme, un rire cruel, des mots atroces qui dépeuplaient

les âmes, qui faisaient les consciences plus vides que le désert et que l'abîme. Ils disaient :

— L'ère nouvelle est proche. Le Messie, c'est la richesse, le plaisir, tout à tous, le paradis sur terre, le bonheur à la portée de la main. Manger, boire, dormir, jouir, c'est la vie et la foi de la vie.

Et les petits enfants s'en allaient, tristes en eux-mêmes, sentant qu'au fond de leur cœur, comme au fond du ciel, vraiment les étoiles s'éteignaient une à une. Et ils courbaient le front, comme le bœuf à la charrue.

Mais le petit Ismaël s'isolait parmi ses camarades. Quand le maître blasphémait les gloires et la foi de sa nation, Ismaël se les affirmait à lui-même. Il protestait en son cœur, il se blottissait, comme un enfant frileux, dans les souvenirs de la race et les certitudes transmises. Il relisait les textes des Écritures, et rien n'était touchant comme l'effort de cet enfant pour chasser les lourdes nuées dont on voulait obscurcir son ciel. Il savait peu de chose ; il était sûr seulement que ni le Livre ni les ancêtres n'avaient menti et qu'une étoile se lèverait à l'horizon. Et quand il rentrait, le soir, en la maison du péager, il disait :

— Mon père, n'est-ce pas qu'il doit venir et que l'étoile s'allumera bientôt ?

Et le publicain répondait :

— Mais oui, mon fils ! Seulement, il a choisi son heure, et ce sont nos péchés qui la retardent.

Et l'enfant s'endormait, rêvant à une étoile, à un berceau, à la nuit qui se fait lumineuse, à un Dieu qui se fait homme . . .

Un soir du mois de Thébeth, le petit Ismaël arriva en retard à l'école de la synagogue. Il faisait froid, il y avait de la neige sur les sentiers de la campagne et dans les rues de Bethléem. Une grande foule, venue pour le recensement, encombraient les auberges et les carrefours. Et l'enfant s'était un peu attardé en chemin. Il avait suivi un couple de pauvres gens qui frappaient à la porte des hôtelleries, et la jeune femme lui avait paru si fatiguée, qu'un instant il avait songé à lui dire :

— Venez chez mon père. Il y a bon gîte. Je vous donnerai ma natte pour le repos . . .

Ismaël arriva donc à la synagogue, haletant, rouge comme une rose d'Engaddi. Il s'assit à sa place, et le maître eut un regard sévère. Il lisait à ce moment, dans le livre des Prophètes, le verset où Bethléem est nommé comme le berceau du Roi futur ; il disait :

— Le Messie est en vous-mêmes. Ne vous attardez point à des rêves puérils, à des superstitions grossières... Le Roi promis, c'est vous et c'est nous, c'est l'humanité consciente... Il n'y a pas d'autre roi ; peut-être qu'il n'y a pas d'autre Dieu !

A cette parole, Ismaël eut un sursaut. Il se leva tout droit, traversa les groupes assis et vint se planter devant le maître :

— Rabbi, vous vous trompez !

— Qui t'a l'a dit ?

— Le Saint Livre, rabbi.

— Tu ne sais pas le lire !

— Mon père, rabbi...

— C'est un simple !

— Nos pères, tous nos pères.

— C'étaient des simples !

— Mon cœur ? aussi, rabbi.

— Ton cœur ? ... Qu'est-ce que cela, ton cœur ?

Et le maître eut un geste violent. Il descendit de la chaire, il prit l'enfant par le bras, rudement, avec des insultes et des mépris. Il le traîna jusqu'à la porte :

— Sors ! Je t'exclus de la synagogue. Va !... Va ! Va avec ceux qui enténébrent les cerveaux !... Va chez les bergers de la montagne !

Ismaël entendit à peine les derniers mots... Il était dans la rue et il lui semblait que la nuit avait des clartés singulières. Le ciel, de tous les points de l'horizon, n'était plus qu'un immense éclair, mais un éclair qui demeurait, qui s'obstinait, qui n'éblouissait pas et qui était doux au regard. Sur le seuil des maisons, les hommes et les femmes se tenaient surpris, inquiets, disant : " Mais que se passe-t-il donc ? "

Ismaël se tourna vers l'Orient. Il y avait là une étoile toute neuve, profonde, lointaine, éblouissante, et qui semblait un incendie dans ce gouffre de lumière. Il cria :

— L'étoile !... Mon étoile !... Il est né !!!

Et il se mit à courir, droit devant lui, par les sentiers où, tout à l'heure, il avait vu disparaître le couple mystérieux. Quelqu'un tenait sa main, un être étrange qui était blanc comme la neige, et qui avait des ailes, et qui chantait un psaume plus beau que tous ceux de David...

Une halte enfin, devant une pauvre étable... Ils sont là, les deux voyageurs entrevus dans la brume du soir, ils sont à genoux devant la mangeoire, un enfant repose, les bras ouverts, comme s'il les tendait à l'univers entier.

Et Ismaël ne s'étonne pas d'une telle solitude, il ne se scandalise point d'une si grande misère. Il avait sans doute entrevu autre chose en son rêve d'enfant, mais qu'importe ! Il ne discute pas avec lui-même ; il s'agenouille.

— C'est lui que j'attendais ! dit-il.

Et il adore, le front sur la paille ; il offre au Dieu-Enfant son cœur d'enfant, l'hommage d'un cœur qui promet tous les autres cœurs...

Le lendemain matin, Ismaël fut le premier devant la porte de l'école de la synagogue. Les enfants de Bethléem le rejoignirent, causant entre eux de la dernière nuit, de l'étoile merveilleuse et de la nouvelle répandue dans la ville par les pasteurs de la montagne.

— Je l'ai vu, moi ! dit Ismaël.

— Où cela ?

Et il raconta tout ce qu'il savait.

— Conduis-nous... disaient les enfants.

A ce moment, le rabbi ouvrit la porte de son école.

— Qu'on entre, fit-il d'une voix rogue.

Et l'on n'entra point. L'exclu d'hier était maintenant le chef de toute une jeunesse ; il avait pris la tête de la bande et il la conduisait vers l'étable.

Et, ce jour-là, l'école de Bethléem resta déserte, tandis que l'étable était pleine de petits enfants, qui de nouveau croyaient, déjà adoraient et jetaient aux échos de la montagne l'hymne que leurs frères ne cessent de répéter à tous les échos du monde.

C. LECIGNE.

BON CŒUR

Lili rencontre en promenade une petite fille pauvre à qui elle donne une pièce. La mendicante la regarde de ses yeux étonnés et lui dit :

— Tu es bien heureuse ; c'est ta maman qui te donne sans doute ces jolis sous ?

— Oui, répond Lili, et toi, tu n'as pas une maman ?

— Oh ! non, dit la mignonne ; elle est morte.

— Vois-tu, reprend Lili, si j'en avais deux, je t'en donnerais bien une, mais je n'ai que la mienne, je vais te donner cependant ma petite Sainte Vierge.

Et avec la permission de la maman, elle met dans la main de la fillette une belle médaille.

Souvenir de la mission Marchand

On vient de publier quelques-uns des souvenirs de mission de l'héroïque et glorieux compagnon de Marchand, le général Baratier. Ce loyal soldat manie la plume comme l'épée : à la française. C'est clair, net, droit, spirituel et généreux. Rien de vivant comme ces pages où fourmille le pittoresque et que saupoudre parfois le sel d'une fine ironie. On ne sait lesquelles choisir ; voici cependant le récit de la prise de Mabilia, dangereux agitateur dont Baratier avait reçu l'ordre de s'emparer. Nous empruntons ce texte à la revue "Le Noël."

MABIALA MINGANGA

MARCHAND s'est décidé à en finir avec Mabilia Minganga, à venger enfin la mort de M. Laval, à supprimer la cause des troubles qui subsistent dans cette région. La tranquillité règne dans les environs immédiats du poste ; mais l'action de Mabilia continue à s'exercer sourdement sur le reste du pays, et même ici ; l'agitation ainsi créée peut, au moindre prétexte, se transformer en révolte. Si Mabilia n'était que chef, il serait moins dangereux ; il est en même temps grand féticheur ; c'est lui qui est en communication avec les esprits, et, tant qu'il vivra, il terrifiera les populations. Celles-ci le croient invulnérable, gardé par ses fétiches ; si je peux m'emparer de lui, le retentissement de notre victoire sera immense.

Le guide est amené.

— Un ballot d'étoffe si tu es fidèle, lui dit Marchand ; la mort si tu nous trompes.

Le malheureux tremble, il est effrayé de ce qu'il va faire. Il faut qu'il ait un bien grand désir de richesse ou une terrible vengeance à exercer contre Mabilia. C'est un traître. Un soldat répugne toujours à se servir d'un traître, mais nous n'avons pas le choix des moyens avec l'adversaire d'aujourd'hui, dont la disparition peut seule assurer le calme de la colonie. Il a assassiné M. Laval dans un guet-apens ; il a lâchement massacré ou fait massacrer miliciens et porteurs ; et demain, il agirait de même à notre égard. Qui nous dit que ce guide n'est pas ton instrument ?

Dans quelques heures je le saurai. Il est minuit, les vingt tirailleurs que j'emmène sont prêts, M. Jacquot m'accompagne. En route. La nuit est profonde, des nuages recouvrent le ciel. Je précède Jacquot, les tirailleurs suivent.

Il n'y a pas de service de sûreté à établir dans une obscurité pareille. Seul le guide est devant moi ; nous sommes entièrement à sa merci. Je marche sur ses talons et je le distingue à peine. S'il veut s'échapper, je n'ai aucun moyen de l'en empêcher. Un saut de côté ; et il disparaîtrait dans l'ombre. Lui attacher les bras ? Il ne pourrait plus avancer dans le chaos de rochers que nous traversons. A Dieu vat ! comme disent les marins.

Dans quelle direction allons-nous ? Je l'ignore. Nous avons quitté le sentier de Brazzaville pour piquer dans le Nord ; depuis, impossible de me rendre compte de notre orientation. Je suis comme un homme aux yeux bandés qu'on aurait fait tourner sur lui-même. Où est le Nord ? Pas une étoile pour me le dire.

Nous ne cessons d'escalader des collines, de descendre dans des ravins ; à chaque pas nous trébuchons. Comment le guide s'y reconnaît-il ? Suivons-nous seulement un sentier ? Mes pieds tâtent le terrain à gauche, à droite, et ne rencontrent que des pierres. Pas un arbuste, pas une broussaille ne nous a frôlés au passage. Dans quel pays sommes-nous ? Quelle région désolée traversons-nous ? Je n'ai aucune notion de l'heure. Je ne veux pas flamber une allumette et le cadran de ma montre est invisible. Je crois que nous marchons depuis près de trois heures. Nous serions donc à 12 kilomètres du poste ; à cette distance, des coups de feu ne peuvent s'y entendre ; si nous allons vers une embuscade, nous ne tarderons pas à tomber dedans.

Le guide s'arrête. Nous sommes au sommet d'une hauteur faite de rochers ; il me touche le bras, m'indique le bas de la colline et murmure :

— Mabilia.

C'est ici. Mais quelles mesures prendre ? Je ne vois rien. L'interprète est près de moi ; à voix basse, je lui dis de demander s'il y a un village au fond de ce ravin. Le guide répond non et montre le rocher. Mabilia est dans une caverne, en bon brigand qu'il est. Il faut reconnaître l'entrée de cette caverne, la disposition des environs immédiats. Je vais descendre. Je

préviens Jacquot : un coup de sifflet bref et faible ; les tirailleurs me rejoindront sans bruit ; un coup de sifflet prolongé, il dévaleront aussi vite que possible.

Me voilà au pied de la colline ; elle est peu élevée, les tirailleurs seront rapidement près de moi ; c'est presque sur un seul bloc rocheux que j'ai marché, il est facile de ne pas faire de bruit. Je voudrais essayer de saisir Mabiala endormi. A cette heure, les noirs ont le sommeil profond.

Où est l'entrée de la caverne ? Je me glisse avec le guide ; à quelques pas, il me retient ; son doigt désigne le sol. Tout près de moi, le rocher semble finir brusquement à quelques centimètres de la pierre qu'il surplombe. Je me baisse. Cette ligne d'ombre sous le rocher est-elle l'entrée ? Oui, affirme le guide. On ne peut y pénétrer qu'à quatre pattes. Nous aurons du mal à prendre Mabiala sans combat.

Je m'écarte et siffle doucement. Les tirailleurs observent fidèlement la consigne de tenir leur baïonnette, on ne les entend pas descendre. Dès qu'ils m'ont rejoint, je les dispose en demi-cercle en avant de la caverne ; il y a un peu de brousse sèche, j'en arrache pour préparer une torche. Je m'avance avec deux hommes. Je me couche à plat ventre et je regarde dans le trou : pas une lueur de tisons ; j'écoute, pas le moindre bruit. Il n'y a personne là-dedans. Il faut s'en assurer. Avec les deux tirailleurs nous nous coulons à l'intérieur. Aussi brusquement que possible j'allume ma poignée d'herbes. La grotte est vide, inhabitée depuis longtemps.

Je sors et menace le guide ; il m'a trompé.

Mabiala a deux maisons, répond-il ; celle-ci et une autre. Il est dans l'autre ; allons-y.

Ma petite colonne repart à travers les rochers, par la même obscurité.

Au bout d'une heure, le terrain se modifie, nous marchons sur de la terre, la brousse nous frôle.

Maintenant, nous longeons le bord d'un ravin boisé ; nous avançons plus facilement et plus vite. Ce ravin m'a l'air d'un fameux coupe-gorge, les pentes doivent être presque à pic, car, autant que je suis capable d'en juger, nous avons des cimes d'arbres à notre droite. Si la deuxième caverne de Mabiala est au milieu de ces bois, comment arriverons-nous à la cerner par une nuit pareille ?

Elle est bien là en effet. Le guide me montre une amorce de sentier qui paraît s'enfoncer dans la terre et les branches : ce sentier aboutit à la maison du chef. La maison ! Je sais ce que représente ce terme !

— Y a-t-il d'autres passages ?

— Un seul : en face, de l'autre côté, là où est la maison de Mabiala.

Je donne l'ordre à Jacquot de prendre le premier chemin avec quinze hommes.

En bas, il s'arrêtera et m'attendra.

Je continue avec cinq tirailleurs. Cinq cents mètres plus loin, nous franchissons le ravin et revenons vers la caverne que nous avons dépassée.

La nuit est plus claire, les nuages se sont dissipés, je peux voir l'heure ; il est 4 h. $\frac{1}{2}$. Nous descendons une pente douce. Le guide ralentit, avance pas à pas ; il se baisse et touche une large dalle plate dont le bord surplombe de deux à trois mètres le fond du ravin. L'entrée est sous cette roche.

A ce moment, la baïonnette d'un tirailleur heurte un caillou. Des pas résonnent dans la caverne ; puis une voix lance un appel. C'est Mabiala. Il s'est réveillé et s'inquiète. Nous nous sommes couchés à plat ventre. Nul bruit ne lui répondant, le chef se rassure probablement. Tout rentre dans le silence.

Je lui laisse le temps de se rendormir, puis j'achève la descente. Où est Jacquot ? Il se glisse jusqu'à moi : les sentinelles sont placées, toute issue est fermée.

Je rampe vers l'entrée de la caverne avec le caporal Sori-Bondjo et un tirailleur. Je suis devant un large trou surplombé par la dalle où je me trouvais tout à l'heure.

Rien ne bouge. J'avance le corps dans l'intérieur. Sori-Bondjo est à ma gauche, son camarade à ma droite.

— Lui, y a f... le camp, murmure Sori-Bondjo.

Au même instant, un éclair jaillit, un vent de feu passe sur ma figure, les deux tirailleurs tombent à mes côtés.

Au hasard je décharge mon revolver dans le trou, pendant que Jacquot enlève les blessés ; deux autres tirailleurs ont bondi près de moi, ils veulent entrer. Je les arrête ; la lueur de mes coups de revolver m'a permis de reconnaître que nous n'avons devant nous qu'une première chambre, assez petite, où il n'y a personne,

et qui communique avec d'autres chambres souterraines par un étroit couloir d'où Mabilia a tiré. Le guide m'a dit que Mabilia est seul, mais un homme seul simplement armé d'un couteau tuerait les uns après les autres ceux qui essaieraient de se glisser dans ce couloir.

Je n'ai pu m'emparer du grand féticheur pendant son sommeil ; maintenant c'est un siège à faire. Se croyant cerné, il se rendra peut-être.

Je recommande aux hommes disposés en sentinelles de ne pas se montrer, de ne pas faire le moindre bruit ; Mabilia ne sait ni qui l'attaque ni combien nous sommes, il nous croira peut-être partis et essaiera de fuir. Qu'on le laisse sortir, et qu'on se jette sur lui.

Les blessés ont été portés au-dessus de la grotte, à l'abri ; ce sont des tirailleurs, je n'ai pas besoin de leur demander le silence, ils ne pousseront pas un gémissement.

Le jour paraît, il pénètre dans le ravin ; l'entrée de la caverne se dessine au milieu des hautes herbes comme une tache d'ombre. Mabilia n'a pas donné signe de vie, n'a pas tenté de s'échapper... Aurait-il été atteint par un de mes coups de revolver ?

Je fais le tour des sentinelles masquées par les arbres, le cercle d'investissement est complet. Je reviens vers les blessés, je passe à environ vingt mètres de la grotte : un coup de feu en jaillit, le tirailleur qui marche derrière moi tombe.

Maintenant, je distingue au fond la première chambre le trou noir du tunnel qui conduit dans le fond de la caverne ; c'est de là que Mabilia tire, sans qu'on puisse l'apercevoir ; en avant, sont alignés des fétiches en bois. Si nous ne nous emparons pas de cet homme, pour tout le pays il devra la vie à ses fétiches !

Je poste deux hommes, aussi bien défilés que possible, en face de ce trou, avec ordre de tirer au jugé au premier coup de feu du grand féticheur.

Pendant que j'examine les blessés, une détonation retentit ; une des sentinelles s'est montrée, Mabilia l'a atteinte aussitôt. J'ai déjà quatre hommes de moins. Comment pénétrer dans cet antre, éventrer cette caverne ?

A tout hasard, j'ai emporté hier soir deux kilos de dynamite, bien que tout le cordeau Bickford fût usé ; je pense à m'en servir, mais comment ?

Aurais-je du cordeau que je n'arriverais pas à lancer les cartouches exactement dans ce tunnel étroit. Peut-être pourrai-je crever la dalle qui forme le plafond et qui est à nu. Je ne crois pas que ce soit possible, le rocher doit être trop épais ; pourtant je n'ai pas autre chose à essayer. Mais si je veux obtenir un résultat, il faut que je fasse un bourrage sérieux sur la dynamite ; celle-ci par conséquent disparaîtra sous les rochers amoncelés et je n'aurai pas la ressource de la faire détonner par le choc, en tirant dessus.

J'appelle cependant Moussa à qui j'ai confié l'explosif. Il me le donne et me tend également une boîte de poudre, qu'il y a ajoutée de sa propre initiative. Voilà le moyen de faire éclater les cartouches. Je n'ai qu'à fabriquer un saucisson de poudre aboutissant au détonateur. C'est facile, Moussa a toujours sur lui du fil et des aiguilles.

Je découpe mon mouchoir en lanières, et me mets à l'ouvrage. En même temps je commande à M. Jacquot de gagner avec le guide et un tirailleur la route se dirigeant sur Comba. Marchand y passera dans la matinée, Jacquot lui rendra compte des événements ; je peux avoir encore d'autres blessés, j'ai besoin de renfort.

Avant de préparer l'explosion, je tiens à avertir du danger le grand féticheur et surtout ses compagnons au cas où il ne serait pas seul. L'interprète crie que si d'autres hommes sont enfermés avec Mabilia, ils n'ont qu'à sortir, ils seront libres. Les blancs ont résolu de s'emparer du chef ; leur tonnerre, tout à l'heure, tombera sur les rochers.

A intervalles réguliers, l'interprète recommence son appel. Mabilia n'y répond que par un nouveau coup de feu. Un cinquième blessé est apporté près des autres.

Les tirailleurs en fureur veulent entrer dans la caverne. Je suis obligé d'accourir pour empêcher cette folie. Pas un n'en reviendrait, ils n'y entreraient même pas ! Le premier tombé boucherait le couloir. D'ailleurs, mon saucisson de poudre est prêt.

Je prends, dans les quatorze hommes qui me restent, cinq tirailleurs pour rouler des rochers jusque sur la dalle, voûte de la caverne, afin de bourrer la dynamite. Que les sentinelles fassent attention ! elles ne sont plus que neuf.

Pendant que les morceaux de roc roulent et s'accumulent, un genou à terre, aidé d'un tirailleur dans la même position à côté de moi, je ficelle le saucisson et les deux kilos de dynamite. Un éclair jaillit en face de nous, le tirailleur s'écroule, l'épaule hachée. Mabilia était inquiet, sans doute, du bruit qu'il entendait au-dessus de sa tête ; il n'était plus surveillé que par un petit nombre de sentinelles, distraites peut-être par mon travail ; il a pu, sans être vu, se glisser jusqu'à l'arbre qui se dresse au bout de la grotte, et se hisser derrière lui. Me voyant occupé, une masse métallique dans les mains, probablement ce tonnerre dont je l'ai menacé, il m'a envoyé un coup de fusil à dix mètres.

Il tire à chevrotines ; cette nuit, son premier coup de feu à bout portant a éclaté et blessé les deux hommes à mes côtés ; cette fois, à dix mètres, les chevrotines ont fait balle ! Comment une seule d'entre elles ne s'est-elle pas écartée et n'a-t-elle pas frappé la dynamite, me lançant dans les airs ?

Le tirailleur qui m'aidait à une horrible blessure, il n'a plus qu'un trou à la place de la clavicule. Ses camarades, les treize qui me restent, trépignent de fureur. Je leur montre l'arbre qui a servi au grand féticheur : si vous aviez fait votre devoir au lieu de me regarder, Mabilia ne serait pas sorti ; vous l'auriez tué ou pris. Maintenant surveillez le trou et ne bougez plus ; collez-vous aux arbres ; il va pleuvoir des rochers.

Tout est prêt, les tirailleurs se sont éloignés, les blessés sont à l'abri. Le saucisson que j'ai confectionné a environ 1 m. 50, mais sa combustion sera instantanée ; pour la retarder, je fais une traînée avec la poudre inemployée. La traînée est courte ! La mine explosera à quelques mètres de moi. Encore une fois : à Dieu vat !

J'allume et me sauve. Une détonation formidable ébranle l'air et la terre ; je m'aplatis. Les quartiers de roc, les uns entiers, les autres pulvérisés, montent à près de 100 mètres ; puis le déluge de pierres commence autour de moi, dans un fracas d'arbres hachés, de brousse écrasée, de terre enfoncée. Je me relève et j'examine le rocher. Le résultat n'est pas sensible. La dalle n'a pas bougé. Mais subitement un doute me prend. Mabilia est-il encore là ? S'il a pu tirer sur moi tout à l'heure, sans être

vu, il a pu aussi bien s'échapper dans le moment de stupeur causé par ce coup de feu et la blessure du tirailleur.

Voilà que les herbes crépitent, elles se sont enflammées. Le vent souffle, il ne faut pas songer à les éteindre ; je donne l'ordre de les couper rapidement en avant des blessés. Le ravin est à contre-vent ; l'incendie ne le gagnera que lentement ; les sentinelles ne craignent rien pour l'instant.

Je me pose de nouveau la question : Mabilia est-il encore là ? Je me découvre pour essayer de voir si le couloir est obstrué ; des éboulements se sont peut-être produits à l'intérieur sous l'action de la secousse imprimée au sol par l'explosion. Je ne remarque rien : cette fois cependant nul coup de feu ne jaillit.

J'appelle l'interprète, je lui dis de répéter ce qu'il a déjà crié, qu'un nouveau tonnerre achèvera de tout démolir si Mabilia ne se rend pas. Que ses compagnons se hâtent de sortir.

J'attends. Mes objurgations restent sans réponse. Que faire ? Si Mabilia m'a échappé, c'est un échec qui nous coûtera cher ; mais s'il est encore là, et si je me retire devant lui, sa victoire atteindra des proportions fabuleuses. Il n'est pas seulement Mabilia Minganga, Mabilia le grand, il est le grand féticheur, celui qui parle avec les esprits ; sa puissance deviendra une puissance surnaturelle ; tous les fétiches qu'il aura alignés devant sa caverne auront suffi pour mettre les blancs en fuite.

J'examine le ravin, la position des sentinelles qui se trouvent du côté où Mabilia aurait pu fuir ; il est possible, en effet, qu'elles ne l'aient pas vu se sauver.

Le feu est descendu de la hauteur, il va gagner le ravin. Je donne l'ordre aux tirailleurs de couper les herbes autour d'eux. Pour le faire, plusieurs sont forcés de se montrer, et pas un coup de fusil n'est tiré à leur adresse. Que signifie ce silence ? . . . Mabilia est-il écrasé par un éboulement ? Je regarde le feu s'avancer sur la grotte ; tout à l'heure, les herbes devant l'entrée s'enflammeront ; dans la première chambre, il y a une litière de paille qui servait de couchette au grand féticheur et à ses hommes ; lorsque celle-ci prendra feu, la fumée forcera bien Mabilia à sortir. S'il ne sort pas ? . . . Quelques brassées d'herbes ajoutées à cette paille, et le mort de M. Laval serait vengé,

le pays serait préservé de l'insurrection qui suivrait fatalement un échec. Peut-être Mabilia attendrait-il pour soulever le peuple bassoundi que les tirailleurs de la Mission soient partis ; mais, derrière nous, il y aurait un massacre. La véritable humanité est-elle de sacrifier la vie des Européens, des miliciens du Congo à la répulsion que j'éprouve à me servir de cette arme que l'incendie m'apporte ? L'humanité a plus de droits d'un côté que de l'autre, et, de plus, ces droits sont conformes aux intérêts de la France !

Je dis aux tirailleurs :

— Ramassez toute la paille coupée.

Maintenant je fais crier, sans arrêt, par l'interprète, le danger qui menace la grotte :

— Que tous sortent. Tout à l'heure, il sera trop tard. Sauf Mabilia, tous auront la vie sauve.

Il est midi. Depuis six heures, je lance ces appels.

Le feu lèche le rebord des rochers ; autour de la caverne le ravin s'enflamme.

Des pas pressés résonnent dans la brousse au-dessus de nous. Marchand arrive avec les tirailleurs au pas gymnastique ; il descend vers nous. Avant même d'avoir rencontré M. Jacquot, de la route qu'il suivait, il a entendu et vu l'explosion. Effrayé, il a piqué droit sur le panache de fumée.

En quelques mots, je le mets au courant et lui montre les tirailleurs prêts à alimenter le feu qui vient de gagner la première chambre.

Il reste un instant silencieux. Toutes les réflexions qui ont passé dans mon esprit traversent le sien...

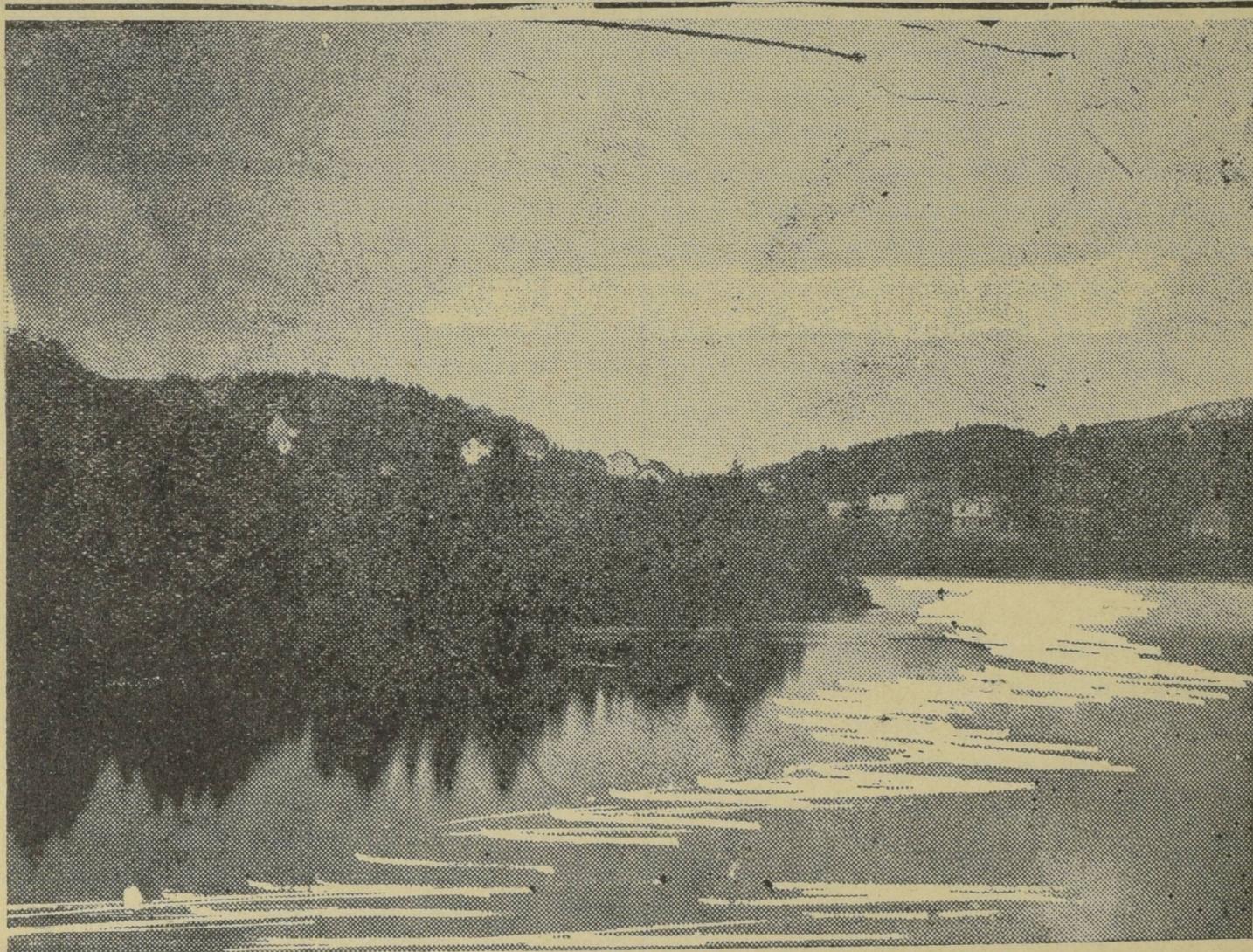
— Allez, dit-il.

Je fais un geste ; les herbes tombent dans le foyer.

Deux heures plus tard, un tirailleur se glisse dans le tunnel, et dès le premier pas se heurtait à un cadavre.

Mabilia avait dû essayer de sortir, mais trop tard ; il était tombé asphyxié au seuil du couloir.

Général BARATIER.



SUR LA RIVIÈRE BATISCAN (Notre-Dame des Anges).

Un enterrement de première classe

*** E ne suis pas un critique littéraire. **J** Il me manque pour faire ce métier assez ennuyeux et très redoutable, les cheveux gris et l'autorité que l'âge apporte, avec la compétence que l'âge et l'autorité n'apportent pas toujours. Causant d'un livre nouveau ou d'un auteur ancien, plutôt que d'appuyer un jugement sur des principes généraux d'esthétique, comme, à tort ou à raison, peut le faire un élève de rhétorique même médiocre, j'analyse simplement l'impression que je reçois d'une œuvre, ce qui est encore beaucoup plus facile et possible à plus de gens. Et j'emploie une tournure très personnelle. Mais il me semble pouvoir le faire sans pédantisme ni indiscrétion, car il y a une partie de notre "moi", à chacun de nous, qui peut intéresser tout le monde. Du reste, j'ai mon coin littéraire dans un petit magazine catholique ; je n'écris pas en toge ; je ne suis logé à l'enseigne de la "Revue des Deux-Mondes" ni à celle du... "Canada Français". Cela me permet d'exprimer toute ma pensée, sans me guinder et sans me soucier des chapelles littéraires ou théologiques. Ce qui prouve l'avantage et l'importance — je le note en passant — d'être peu de chose dans le monde pour qui veut conserver son indépendance intellectuelle. "Il n'est pas "monde," dit Léon Daudet, (Vers le roi) d'avoir un avis tranché sur quoi que ce soit, ni surtout de l'exprimer."

* * *

Dernièrement, est paru à la Bibliothèque de "L'Action Française", (Montréal), un roman dont la première édition est épuisée déjà. En moins d'un mois et demi trois mille exemplaires du petit volume ont été imprimés, brochés, distribués dans le public. Une deuxième édition est maintenant sous presse ; une édition de luxe est en préparation. "L'appel de la race" d'Alonie de Lestres sera l'un des grands succès de librairie que nous aurons eu en notre pays. La chose est d'autant plus étonnante que le roman d'Alonie de Lestres est une œuvre de grand mérite par le fond très riche d'idées qui l'anime et par sa facture habilement réussie malgré quelques fautes de détail.

Un prélat éminent, chef ecclésiastique d'un archidiocèse de la Province de Québec, écrivait récemment à "L'Action Française" :

"Ce roman sort de la catégorie des romans ordinaires ; il n'y a que profit à le lire... L'anglomanie nous menace. Ce roman met en vive et pathétique lumière les immenses dangers de cette transformation monstrueuse ; le héros du roman en paye la façon par l'écroulement de son rêve de bonheur et par un vrai martyre du cœur... Une fierté de bon aloi vibre dans toutes ces pages ; on se sent devenir plus courageux à mesure qu'on avance vers la fin de ce petit volume... A celui que nous croyons apercevoir sous le voile qui le dérobe au public, nos vœux et nos remerciements. Il a déjà rendu des services précieux à sa race ; son patriotisme ardent et éclairé nous en promet d'autres. Puisse-t-il élever bien des âmes à la hauteur de la sienne."

* * *

Jules de Lantagnac, le héros d'Alonie de Lestres, est un fils de cultivateur, qui après un cours classique complet, fait son droit au McGill, devient avocat à Ottawa, marie une anglaise convertie, et enfin, dans la promiscuité anglo-saxonne oubliée à peu près sa langue maternelle. Le cas n'est pas rare. On répète que plusieurs chefs canadiens-français avant la dernière lutte scolaire ontarienne se trouvèrent dans cette situation.

S'il arrive généralement que le rural qui fait ses humanités dans nos collèges classiques résiste mieux à l'anglomanie que le citadin, le contraire se présente aussi. Dans nos maisons d'éducation, qui furent, grâce au dévouement de notre clergé, les assises de la survivance canadienne-française, il y a bien quelques lacunes. Alonie de Lestres signale des manques importants dans la formation du patriotisme. Et c'est peut-être l'idée la plus courageuse et la plus vraie de tant de doctrines qu'il prêche en formules vigoureuses. Je me rappelle avoir posé en philosophie senior à mon professeur — l'un des prêtres éducateurs les plus intelligents du diocèse de Québec — cette question précise: "Monsieur l'abbé, dites donc en quoi doit consister le patriotisme canadien-français?"

— La réponse évasive, ne donna satisfaction à personne, ni même, j'en suis sûr à mon interlocuteur. Si celui-là ne le savait pas, ou ne pouvait le dire, qui d'entre nous, ses élèves, devait avoir une conscience patriotique mieux formée. Du reste, il n'est pas nécessaire pour apercevoir ce trou, dans l'éducation du patriotisme de nos classes dirigeantes, d'échafauder de lourdes théories. Il suffit de regarder autour de nous. Quels sont ceux sur qui la race peut compter pour diriger le peuple aux jours de crise? Croyez-vous que parmi nous les chefs énergiques et sans dol, comme un sénateur Landry, puissent se découvrir dans le pas d'un cheval? Cent cinquante ans après le Traité de Paris, nous souffrons encore du mal de la conquête. Si l'un de nous aperçoit sur une plage, dans un "pullman", un bourgeois cossu, mais mal étriqué ou mal foutu, et qui parle anglais, il admirera comme ce monsieur, à coup sûr millionnaire et fils de ses œuvres, dédaigne le vernis mondain des élégants de la mode. Ce même bourgeois parle-t-il français, il songera, à part lui : quel parvenu mal dégrossi. Et tout cela naturellement, sans que nous y mettions méchanceté ni préméditation. Nos pères pauvres et ignorants ne s'inclinaient pas à ce degré devant les anglo-saxons cousus d'or qui les avaient à peine vaincus un contre dix.

Il est bon que ces choses-là qui sont désagréables soient dites quand même. Le sommeil ne nous vaut rien parmi l'ambiance dangereuse qui nous entoure. Et il est cocasse tout à fait, alors que les journaux anglais observent chaque jour nos pertes continues et notre anglicisation lente mais sûre, de rencontrer de très braves gens, remplis d'autorité littéraire et autre qui assurent, au contraire : tout va bien dans le meilleur des mondes.

* * *

A quarante-trois ans, Jules de Lantagnac est tenté par le démon de la politique. Convaincu que le bilinguisme assure la supériorité à l'homme public d'un pays bilingue, il se remet à l'étude, de sa langue maternelle. Les classiques français lui font goûter la finesse, la clarté, la grâce de l'esprit latin. Il admire puis s'étonne. La supériorité de l'anglo-saxon, longtemps, axiome inviolable pour son intelligence, lui apparaît moins évidente. Un bon génie, son directeur de conscience, le Père Fabien, religieux

éminent qui prépare en sous-main les résistances nécessaires à la persécution ontarienne menaçante, conduit ses études, lui prête les volumes nécessaires, assiste et aide à la résurrection de la conscience patriotique chez Lantagnac. Un beau jour, celui-ci a la nostalgie du pays natal. Il se décide, il ira revoir à Saint-Michel de Vaudreuil, la deuxième terre du rang des Chenaux. Mais il revient bouleversé, converti. Et, comme tout néophyte, il veut réformer immédiatement sa famille, car il a promis à ses ancêtres de continuer la tradition française. Ses quatre enfants, à qui leur mère a donné, jusqu'ici sans qu'il proteste, une âme anglo-saxonne, il leur enseignera la langue française, leur referra un esprit français. Mais sa femme, Maud Fletcher ne chante pas sur ce ton. Elle est soutenue par son beau-frère William Duffin, irlandais arriviste, qui n'a pas trop de toute sa salive, pour lécher les bottes anglaises. La bisbille, puis la mésentente pénètrent chez Lantagnac.

Sur ces entrefaites, le gouvernement de Toronto proclame le règlement XVII et ouvre une persécution mesquine et violente contre les canadiens-français d'Ontario. Ceux-ci cherchent des chefs. Landry résigne son siège de président du Sénat, pour se mettre à leur tête, et demande des lieutenants. Il sonde Lantagnac. Celui-ci poussé à bout par Duffin accepte et se porte candidat dans le Comté de Russell. Mais si Lantagnac a entendu l'appel de la race, Maud Fletcher l'a entendu de son côté. La dissension s'exaspère dans la famille ; deux des enfants suivent leur mère, les deux autres, leur père. Survient un grand débat à la Chambre des Communes. L'histoire intime de notre héros est divulguée dans le public par l'incartade d'un de ses fils et l'indiscrétion bien connue des journaux, et tout le monde a les yeux fixés sur lui. Parlera-t-il? S'il parle son foyer est à jamais détruit ; s'il ne parle pas, les canadiens-français le considéreront comme un lâcheur. Il hésite, consulte le Père Fabien, hésite encore, enfin se lève et devant la Chambre des Communes suspendues à ses lèvres, prononce les paroles qu'attendent ceux de sa race. Mais sa femme et deux de ses enfants l'abandonnent, quittent la maison.

* * *

On reproche à l'auteur le caractère un peu terne de Maud Fletcher.

On lui reproche le ton trop oratoire de ses dialogues et quelques autres peccadilles.

C'est tout à fait juste.

On lui reproche dans les hautes sphères, d'être invraisemblable.

Mais au contraire, dans les milieux avertis, on propose une clef à ce roman.

On lui reproche d'avoir prêté au Père Fabien, une solution théologique fausse.

Je suis encore moins théologien que critique littéraire et entièrement simpliste en ces matières. Mais je me permets de croire que la femme doit, en thèse générale, suivre son mari, comme Sara fille de Raguel suivit Tobie jusqu'en terre étrangère, et ne vois pas du tout que le député Lantagnac, dans le cas présent, eusse dû sacrifier sa patrie à sa famille.

On reproche également à l'auteur les paroles sévères qu'il emploie pour qualifier notre période la plus funeste de léthargie nationale de 1867 à 1900.

J'ai dit ce que j'en pensais et n'ai pas exagéré, si l'on songe qu'à l'heure actuelle, s'enseigne encore dans les cours commerciaux de certains collèges classiques le "book-keeping," qu'aucune comptabilité française n'y est connue, et que dans nos écoles commerciales, les enfants de famille canadienne-française, au mépris de la saine pédagogie et du patriotisme, apprenne en anglais, dans certaines classes, les matières au programme. J'ai d'ailleurs assisté, il y a deux ans à peine, à ce spectacle lamentable, d'un corps de gymnastes canadiens-français évoluant à des commandements anglais au beau milieu de la fête de Dollard. Cette preuve par neuf me suffit.

Enfin, on reproche encore beaucoup de chose au bouquin qui, avec quelques défauts secondaires, contient de si dures leçons pour la classe dirigeante de la génération canadienne-française dont, aujourd'hui, les cinquante ans sont sonnées. Il est inutile cependant de nous déguiser qu'elle fut constamment atteinte d'anglo-fléchissements et que si la réaction ne s'était opérée depuis dix ans, notre léthargie nous eût été funeste. Monseigneur Roy disait, il y a quelques années: "Nous en sommes à un point qu'il faut du courage pour réclamer du français à Québec". A quoi sert de nous le dissimuler?"

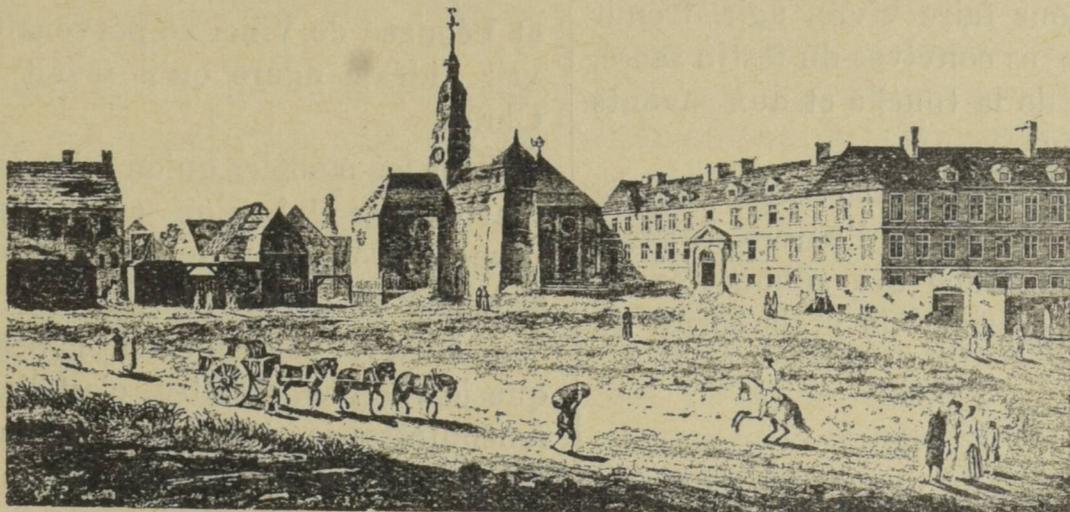
* * *

Notre critique, presque unique, dont j'admire le lourd labeur littéraire, la haute autorité, et la compétence reconnue, avait accoutumé de tenir sur les fonts baptismaux, les nouveaux produits de notre littérature et de jeter avec mansuétude sur leur enfance l'eau consacrée de la critique littéraire; je me demande pourquoi, cette fois, il a voulu, sévère comme jamais, officier à un enterrement de première classe...

Pourquoi cet ensevelissement solennel d'un roman que, d'autre part, on reconnaît comme un beau et bon livre destiné à produire les plus heureux fruits parmi notre population, et qui "doit être lu pour tant d'idées nobles, généreuses dont il est pénétré, et pour cette langue abondante, forte et douce dont-il est écrit?"

Il empêchera la leçon d'Alonie de Lestres de pénétrer chez nos fats anglomanes, et semble vouloir tuer d'avance l'autorité de cette leçon. Il a pu penser remplir un devoir; je puis penser qu'il a commis une erreur.

Ferdinand BÉLANGER.



LE VIEUX QUÉBEC
Vue de l'église et du collège des Jésuites

Le modèle du Vinci

LE grand peintre Léonard de Vinci(1) méditait et préparait longuement un de ses immortels chefs-d'œuvre.

Le prieur d'un monastère de Milan, le vénérable Père abbé de Santa-Maria-delle-Grazie, l'avait choisi, parmi beaucoup d'autres artistes, pour couvrir d'une grande fresque religieuse le mur du réfectoire des moines.

Quelques jours à peine de rêveries et de silence avaient suffi à Léonard de Vinci pour trouver son sujet.

Dans cette salle, où des hommes détachés du monde prenaient chaque jour leur frugale nourriture, l'esprit tout occupé de pensées célestes, il peindrait une image de la Cène, une représentation saisissante de ce dernier repas, où le Christ, entouré de ses douze apôtres, quelques heures avant d'être trahi par Judas, distribua aux siens, pour la première fois, le pain et le vin consacrés, leur laissant ainsi, avant de souffrir sa Passion et de remonter vers son Père, le plus sublime testament d'amour.

Déjà, dans les cartons de l'artiste, s'entassaient les esquisses et les ébauches.

D'un crayon souple, précis, il étudiait l'ordonnance générale de sa fresque, le décor de la salle du banquet qu'il voulait austère, pour mieux concentrer sur les personnages toute la force et toute la vie de l'œuvre.

Il situait les douze apôtres autour de la table, choisissait longuement leurs attitudes, les variait avec un art consommé et, coloriste merveilleux, préparait déjà toutes les ressources de son pinceau pour faire vivre, agir, frémir sur la muraille nue les convives du festin sacré, grâce au moelleux de la touche et aux savants effets du clair-obscur.

Ce premier travail achevé, l'artiste s'attaqua à la partie la plus délicate de l'œuvre, Il avait indiqué le cadre et tracé des silhouettes. Il fallait maintenant dessiner de vrais corps, de vrais visages.

* * *

(1) Léonard de Vinci, illustre peintre italien, né à Vinci, près de Florence, en 1452, mort en France, au château de Cloux, près d'Amboise, en 1519. Un des génies les plus complets de la Renaissance.

Léonard savait que les grandes œuvres exigent du temps, que le cerveau du peintre doit travailler plus longuement, plus intensément encore que sa main, chargée du crayon ou du pinceau.

Il ne se hâtait point. Au cours de ses promenades à travers la ville, dans la pompe des fêtes religieuses ou le tumulte des réjouissances populaires, il cherchait patiemment ses modèles.

Quand il allait par les rues étroites et tortueuses de la cité, le front pensif, les yeux en quête de belles lignes, de riches couleurs, d'effets d'ombre et de lumière, parfois une exclamation d'heureuse surprise montait à ses lèvres.

Debout sur le seuil de sa boutique, un vigoureux artisan, dans la pleine force de l'âge mûr, l'outil à la main, l'air énergique et décidé, tournait vers le passant une tête barbue, pleine de franchise et de caractère.

Léonard s'arrêtait, enveloppait l'homme d'un regard admiratif.

— Je suis peintre, disait-il, quel splendide apôtre Pierre tu ferais !... Veux-tu poser pour moi ?

Un autre jour, il découvrait dans un trafiquant juif, penchant, sur le parchemin jauni de son livre de comptes, des flots de barbe grise, un admirable saint Matthieu.

Sous le cloître ajouré d'un monastère, un jeune et charmant novice, jouant un soir avec des colombes, lui parût être la personnification même de saint Jean, l'apôtre vierge, le disciple que Jésus aimait, celui qui, le soir de la dernière Cène, eut l'ineestimable faveur de reposer sa tête sur le cœur du Maître.

Cependant, bien des mois s'étaient écoulés, et Léonard de Vinci ne parvenait pas à découvrir l'idéale figure qu'il rêvait de donner au Christ.

Tous les modèles qu'on lui présentait étaient écartés par lui, l'un après l'autre, malgré l'exacte proportion de leur corps, la régularité et le charme de leurs traits.

— Ce n'est pas seulement la beauté des lignes que je cherche, disait-il, c'est l'expression. Où rencontrerai-je, répandu sur un visage sans défaut, un air de pureté parfaite, de force majestueuse mêlée d'infinie douceur ? Où trouverai-je, dans des yeux humains, un reflet des splendeurs et des sérénités célestes ?

Or, un jour de printemps, où la ville et les champs s'embaumaient du parfum des premières roses naissantes, Léonard, pénétrant dans une église milanaise qui célébrait avec pompe la fête de son saint patron, s'arrêta, soudain, au milieu de la foule endimanchée, pris d'une sorte d'éblouissement.

Debout dans le narthex, retenant d'une main la lourde portière aux somptueuses draperies de velours rouge qui donnait accès dans la nef, un adolescent d'une merveilleuse beauté, vêtu d'une longue tunique virginale, présentait aux fidèles un plat d'argent, où chacun déposait son offrande.

Il pouvait avoir dix-sept, dix-huit ans à peine. Haut et mince dans la blanche robe de lin qui tombait autour de son corps en mille plis harmonieux, il se détachait vigoureusement sur les fonds éclatants de la portière de velours rouge ; mais l'ombre des colonnes baignait son visage dans ce moelleux clair-obscur qui fut toujours si cher au pinceau du Vinci, et ce visage ne semblait pas appartenir à la terre.

Les cheveux longs, légèrement ondulés, à la mode florentine, encadraient un front haut et fier, où l'on croyait voir resplendir la majesté d'une âme que le mal n'a jamais effleurée et qui a gardé intact le trésor de ses nobles pensées, de ses généreux élans, de ses juvéniles enthousiasmes. Les yeux étaient profonds et doux, loyaux et limpides, pleins de rêve et de flamme, et, dans l'ovale pur du bas du visage, souriait une bouche d'un parfait dessin, dont la fraîcheur eût paru presque enfantine, si la lèvre supérieure, déjà ombrée d'un reflet d'or, ne lui eût ajouté une touche virile.

Immobile dans les flots pressés des arrivants, le grand artiste ne perdait pas des yeux le jeune quêteur.

Il le vit, quand les derniers fidèles eurent pénétré dans la nef, remettre sa quête à un diacre et gagner le sanctuaire, où l'ostensoir resplendissait sur l'autel brillamment illuminé.

Léonard de Vinci, se frayant un passage à travers la foule, s'approcha des grilles du chœur et voulut, comme le plus humble des fidèles, s'agenouiller devant Jésus Eucharistie et s'absorber dans l'adoration et la prière.

Des distractions nombreuses traversèrent son oraison. Il ne pouvait détacher ses yeux du jeune clerc dont la rare beauté enchantait son âme d'artiste.

L'adolescent, debout au milieu du sanctuaire, parmi les prêtres vêtus de lourdes chapes de drap d'or, balançait à toute volée, en longs gestes harmonieux, l'encensoir de vermeil incrusté de pierres précieuses.

Les fumées bleues de l'encens l'entouraient d'une vapeur légère, odorante, presque irréelle. Eclairé en plein par le reflet des cierges, son admirable visage, levé vers l'autel, empreint de foi respectueuse et de ferveur ardente, resplendissait comme celui d'un séraphin.

La cérémonie achevée, l'artiste attendit le jeune homme à la porte des sacristies.

— Comment te nommes-tu ? demanda-t-il.

— Pietro Bandinelli, pour vous servir... fit l'adolescent avec un sourir gracieux.

— Que fait ton père et que fais-tu toi-même ?

— Mon père, Giuseppe Bandinelli, est tavernier dans la rue voisine. Ma mère est morte en me recommandant aux bons moines qui m'ont élevé chez eux et qui m'enseignent le latin et les Saintes Lettres. Tout ce que je désire au monde, c'est d'être jugé digne de monter un jour à l'autel pour y consacrer le Corps et le Sang du Christ.

— *Sacerdos, alter Christus !*... prononça le peintre avec respect. Pietro Bandinelli, continua-t-il, en attendant d'être un prêtre, c'est-à-dire un autre Christ, veux-tu me servir de modèle, et représenter l'auguste figure de Jésus ? Je prépare un grande fresque pour le réfectoire de Santa-Maria-delle-Grazie. Viens au monastère, dès demain, et demande le peintre Léonard.

— Léonard de Vinci ?...

— C'est moi !...

* * *

L'artiste avait commencé avec enthousiasme ses études pour le Christ de la Cène. Dans le réfectoire du monastère où il observait et notait les jeux de la lumière sur un jeune visage, ou chez lui, dans le vieux palais aux murs sombres, parmi les peintures et les marbres de son luxueux atelier, il crayonnait, il esquissait, il ébauchait les aspects multiples et les expressions diverses d'une seule figure : celle du jeune clerc, Pietro Bandinelli.

Une gazelle apprivoisée errait dans l'atelier, parmi les Madones d'argile et les bas-reliefs de marbre. Des roses et des lis s'ouvraient dans des vases de cristal, sur les lourds bahuts de chêne.

Léonard de Vinci, lorsqu'il peignait la Joconde, faisait venir, auprès de son modèle, baladins et chanteurs pour éviter que le délicieux visage de Mona Lisa ne se figeât dans une expression morose, et perdit son énigmatique sourire, "ces fossettes au coin des lèvres qui sont à faire trembler tous les artistes de la terre"(2). Le grand peintre s'efforçait de créer autour de Pietro Bandinelli une atmosphère capable de ne suggérer au jeune garçon que des idées célestes.

Sur les tentures sombres, sur les chevalets, il avait disposé des études de jeunesse, faites d'après les fresques de Giotto, à Assise, et surtout d'après celles de Fra Angelico, qui "emparadisa le monastère de Saint-Marc à Florence, en déroulant, sur ses murailles, le ciel qu'il avait en lui".

Les jours passaient, et Léonard commençait à n'être plus aussi content de son modèle. A mesure qu'il étudiait plus intensément cette belle figure, elle lui paraissait plus humaine. L'expression si noble, si fervente et si pure qui l'avait ébloui, lors de sa première rencontre avec le jeune clerc, n'apparaissait plus que par instants rapides, dans cette physionomie mobile qui trahissait souvent, sous l'œil exercé du peintre psychologue, de la mollesse nonchalante, de la curiosité frivole, des rêveries inquiètes, la satisfaction d'être beau, le goût et le désir de la louange. Léonard dit un jour, brusquement au jeune clerc :

— Celui à qui le Christ a dit : *Suis-moi !* ne doit plus regarder en arrière, mais devant lui, droit devant lui, dans la voie étroite...

L'adolescent eut un sursaut et rougit brusquement.

— Prends garde, Pietro, reprit paternellement le peintre. Prends bien garde ! Dieu t'a fait de grandes grâces. Sois fort, sois fidèle !...

— Ma foi est vive, avoua le jeune homme, mais il est si dur de cheminer dans la voie parfaite... Je suis inconstant, je suis faible. Le monde est beau...

— Dieu te veut pour lui !

— Je n'ai reçu encore aucun des saints Ordres.

— N'abandonne pas, ne trahis pas le Maître que tu as tant aimé, que tu rêvais de servir toute ta vie, et qui t'a fait connaître, tant de

fois, les joies de sa présence, la douceur et le réconfort de son amitié.

Et Pietro pleura...

Ce soir-là, Léonard, debout devant la fresque ébauchée, et frappé de la beauté qu'il avait donnée à certaines têtes d'apôtres, sentit qu'il n'oserait pas achever la tête du Christ, car il désespérait de pouvoir jamais faire resplendir, sur le visage du plus beau des enfants des hommes, un reflet de la divinité.

* * *

Des années passèrent. Sur le mur du réfectoire de Santa-Maria-della-Grazie, la fresque du Vinci étalait ses couleurs brillantes.

Autour du Christ, assis à table, les apôtres se pressaient, dans une ordonnance si pleine de mouvement et de vie qu'on croyait à chaque instant qu'ils allaient changer d'attitudes, et que des paroles sortiraient de leurs lèvres.

Cependant, les échafaudages restaient dressés devant la muraille.

En vain les religieux du monastère, dans leur hâte de jouir du chef-d'œuvre, suppliaient le grand artiste de reprendre ses pinceaux.

— Je ne le puis ! soupirait Léonard. Sur ma fresque, il manque Judas. Depuis des années que je le cherche, je n'ai pas encore rencontré l'homme qui posera pour la figure du traître.

Un vieux moine intervint :

— Allez visiter les prisons de la ville, conseilla-t-il, parcourez les geôles infectes où s'entassent les pires malfaiteurs. Sur les visages de ces montres, le vice aura laissé son empreinte. Vous y trouverez ce que vous n'avez pu encore découvrir.

— J'ai vu les prisons, déclara Léonard. Il s'y trouve des êtres ignobles. Aucun d'eux ne répond à l'image que je me suis faite de Judas. Je veux donner à ce misérable quelques restes de la beauté qui devait être la sienne, alors que, disciple fidèle, il était l'un des amis du Christ.

— La beauté d'avant la faute et l'abjection d'après la faute !... Tout cela réuni sur un seul visage !... Votre rêve est grand, Léonard ! s'écria le prieur, en frappant sur l'épaule du peintre. Notre belle fresque risque fort de n'être jamais achevée...

Et les semaines et les mois s'écoulaient dans des recherches vaines.

Léonard désertait son atelier. Tandis que le jaune d'or, le vermillon et l'azur séchaient,

(2) GIORGIO VASARI, *Vie des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes.*

Il employait toutes ses heures à des flâneries interminables dans les ruelles les plus obscures de la cité.

Trouverait-il ou ne trouverait-il pas son Judas!...

* * *

C'est le plus sordide *vicolo*(3) de Milan. La chaussée n'est qu'un ruisseau fangeux où des poules picorent, où des porcs se vautrent dans la boue noire, visqueuse et fétide.

Des nippes, des haillons bigarrés sont étendus sur les balcons vermoulus des maisons qui le bordent, vieilles masures lépreuses, aux façades déjetées et noircies, suintant la misère et le vice.

Le soir tombe, jetant un dernier reflet de pourpre dans la sombre ruelle, où grouillent, sur le pas des portes, des groupes pittoresques de vieilles femmes chenues et de *bambini* en guenilles éclatantes.

Drapé dans son manteau, Léonard vient de s'appuyer à la margelle d'une fontaine, et ses yeux passionnément attentifs suivent les moindres gestes d'un homme jeune, qui traverse le *vicolo* en titubant, sans écouter les supplications d'une très vieille commère, à la voix perçante :

— Rentre chez nous si tu ne veux pas que je meure ! gémit l'aïeule, tout en larmes. Ce n'est pas assez d'avoir fait mourir ton père de chagrin, d'avoir déshonoré son nom et mangé tout son bien avec tes compagnons de jeu et de plaisirs?... Ou cherches-tu à oublier tes fautes et à étouffer tes remords, en te mettant à boire, maintenant?...

— Laisse-moi, *Mamma*, laisse-moi, je ne suis plus un *ragazzetto*(4) pour rester tout le jour collé à tes jupes ! riposte le jeune homme, en continuant à avancer d'un pas chancelant.

Malgré son dos légèrement voûté, ses cheveux et sa barbe en broussaille, ses yeux atones, où toute flamme semble éteinte, l'être dégradé qui trébuche sur les pavés a tout de suite fixé l'attention du peintre.

La taille haute, les épaules larges, le corps admirablement proportionné, pourraient être ceux d'un athlète. Le visage, prématurément flétri, garde dans ses lignes et ses modelés la finesse d'une médaille antique.

L'homme s'est approché de la fontaine, où de robustes servantes puisent l'eau dans des cruches d'argile.

— A boire ! j'ai soif !... s'exclame-t-il d'une voix rauque, en s'affalant à demi sur les marches.

Les femmes, au lieu d'accéder à son désir, se répandent en injures et en quolibets.

Il baisse son front humilié, les paupières flasques retombent sur les yeux aux prunelles fixes, un rictus de souffrance et de honte tord la bouche entr'ouverte.

Léonard de Vinci a saisi son crayon. Un cri de triomphe monte à ses lèvres :

— Je l'ai, je l'ai, mon Judas !...

Déjà, il a dessiné le front haut, le nez droit, d'une ligne si pure.

L'esquisse lui tombe des mains. Il marche vers cette créature honnie et méprisée, sur la joue de laquelle descend lentement une larme. Il l'interpelle d'une voix tremblante d'émotion :

— Eh ! l'homme !... Est-ce que je me trompe ? Il me semble que nous nous sommes déjà rencontré... Comment t'appelles-tu ?

— Pietro Bandinelli ! répond le misérable, osant à peine articuler son nom.

— Pietro ! s'exclame le peintre avec un accent de reproche et de douleur, est-ce bien possible ! Pietro, le jeune clerc, si beau lorsqu'il balançait l'encensoir, autrefois, devant le tabernacle?... Cet ange du ciel est-il tombé si bas?...

La pauvre aïeule gémit entre deux sanglots :

— Ah ! vous l'avez connu donc, mon beau Pietro, la joie et l'orgueil de ma vie, mon *figliuolo* bien aimé, alors qu'il servait les autels et qu'il était si pieux et si pur !... Il a perdu sa vocation pour se livrer à la vanité et aux plaisirs, il a laissé son Dieu pour suivre de faux amis... Voilà ce que les passions ont fait de lui, en peu d'années...

— Pietro ! répète Léonard, stupéfié ! Je ne peux croire à une telle déchéance !... Toi, dont le merveilleux visage rayonnait jadis, devant l'autel, comme celui d'un séraphin !

L'homme écoute, regarde le peintre, le reconnaît. Alors, faisant effort pour se relever, il cambre sa haute taille, rejette en arrière sa tête au régulier profil.

— Oui, prononce-t-il lentement, je suis le beau Pietro. C'est moi qui ai posé pour le Christ dans la *Cène* du grand peintre Léonard.

(3) Etroite ruelle.

(4) Un marmot.

Ses jambes fléchissent. Ses mains tâtonnantes s'agrippent au rebord de la fontaine. Une détresse infinie remplit son regard où l'intelligence se rallume.

— J'ai été faible, balbutie-t-il, j'ai été coupable. Pourquoi me reproche-t-on de chercher ce qui me verse l'oubli avec l'inconscience ?

— Pietro, murmure l'artiste, ému d'une immense pitié, la miséricorde de Dieu est grande. Ton repentir peut acheter son pardon. Veux-tu redevenir ce que tu étais hier, un ange de lumière ?

— Trop tard ! répond le malheureux en baissant tristement la tête. Abandonnez l'ange déchu à ses ténèbres !...

Léonard de Vinci, le cœur serré d'émotion, devine que cette âme égarée ne rentrera point au bercail, ne retrouvera jamais l'amitié de Dieu.

Dans les traits convulsés de l'homme, à demi effondré sur la margelle de pierre, plus rien

ne subsiste de ce qu'il pouvait évoquer autrefois le visage adorable de Jésus. L'artiste ne voit devant lui qu'une face grimaçante et douloureuse où se lisent la honte et le désespoir d'un Judas.

Jean VÉZÈRE.

Almanach du Pèlerin.

CHEZ LE COIFFEUR

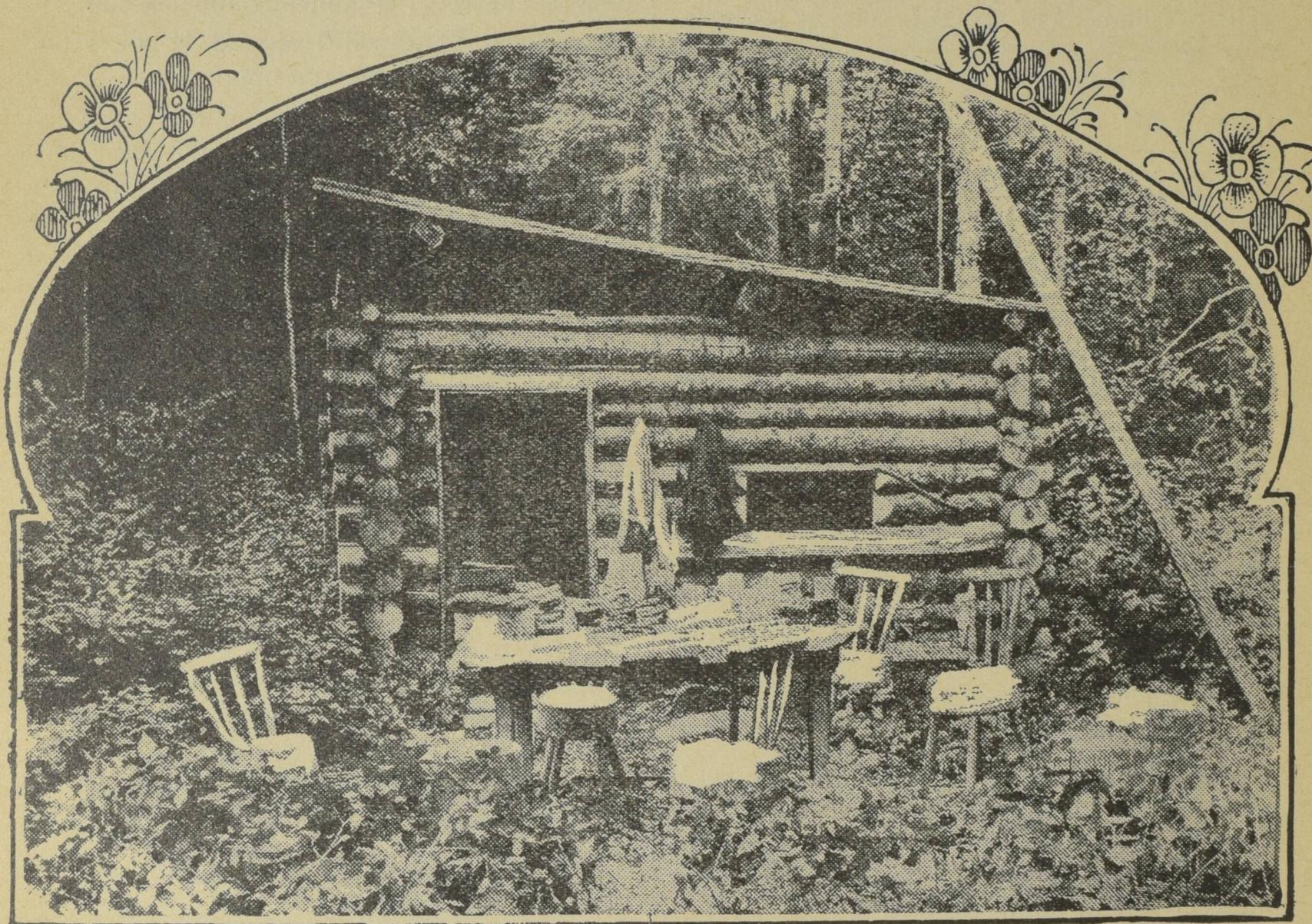
Le petit Henri, âgé de six ans, arrive et s'installe dans le fauteuil.

Le coiffeur :

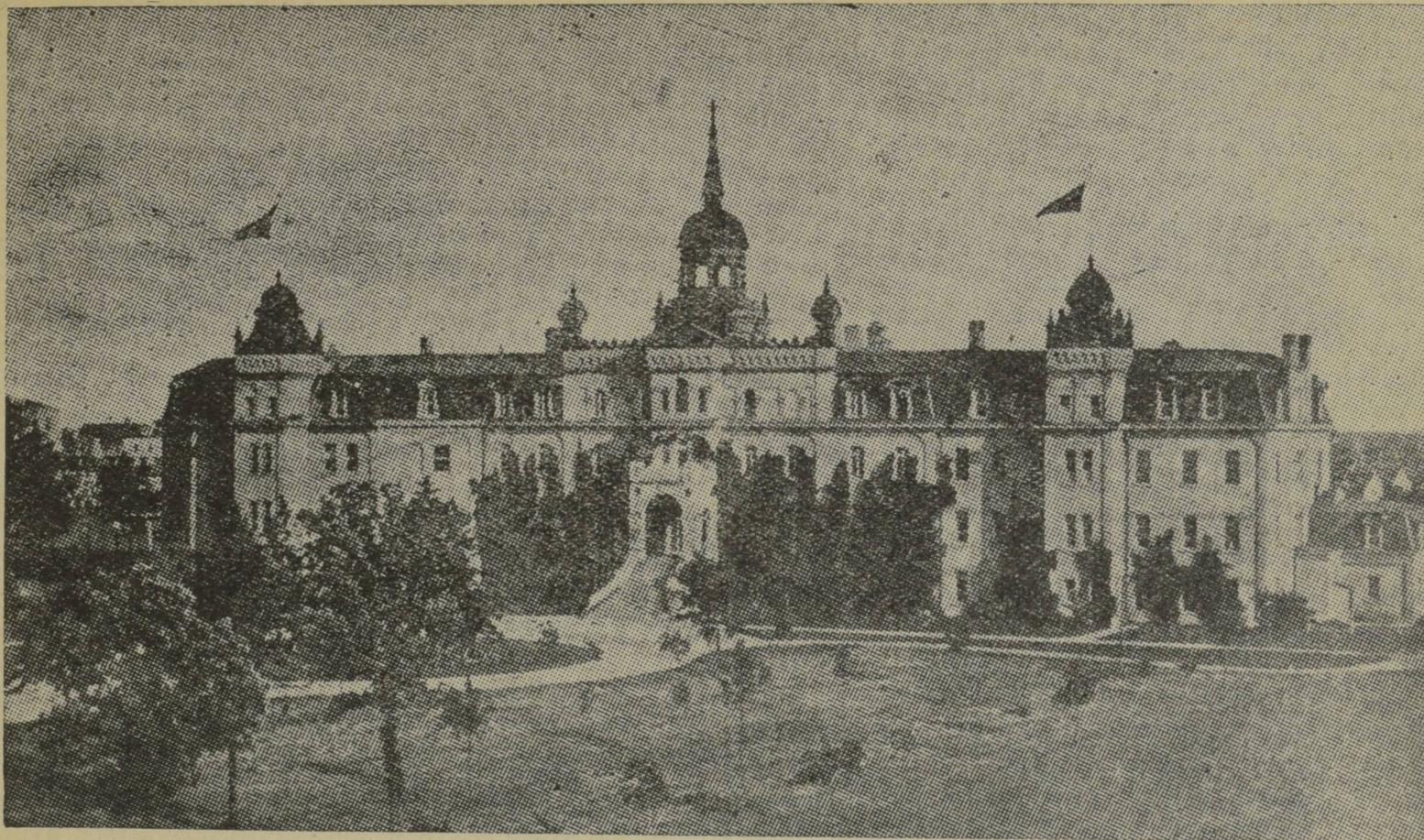
— Mon petit ami, comment voulez-vous que je vous coupe les cheveux ?

Henri, sans hésiter :

— Comme papa, avec une grande place vide au milieu.



UN CAMP DANS LES LAURENTIDES



LE COLLÈGE DE ST-BONIFACE

EPHEMERIDES CANADIENNES

NOVEMBRE 1922

2.— Une dépêche d'Ottawa, d'après l'information donnée par un journal de Toronto, dit que le poste de Haut Commissaire du Canada à Washington a été offert à sir Charles Fitzpatrick, lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

5.— Le Très Révérend Père Pierre Robert, supérieur général des Clercs Saint-Viateur, décède à la maison provinciale de son ordre à Outremont, Montréal. Le R. Père Robert, qui était à la veille de s'embarquer pour la Belgique, terminait la visite des maisons des Clercs Saint-Viateur aux Etats-Unis et au Canada.

6.— Décès à Montréal de M. L.-J.-O. Beauchemin, président de la Librairie Beauchemin Limitée, à l'âge de 70 ans.

7.— L'hon. juge Martin, de la Cour du Banc du Roi, devient juge en chef suppléant de la Cour supérieure à Montréal, en remplacement de l'hon. juge Archibald, démissionnaire, et M. l'avocat Rives Hall, C.R., devient juge de la Cour du Banc du Roi, à la place de M. Martin.

— M. John-H. Roberts, directeur du journal *The Axe*, de Montréal, est trouvé coupable d'avoir violé les privilèges de l'Assemblée Législative de Québec et d'avoir porté atteinte à l'honneur et à la dignité de ladite Assemblée. La Chambre ordonne "que ledit John-H. Roberts reste sous la garde du sergent d'armes jusqu'à ce qu'il ait été statué au cours de la présente session sur la punition qui devra lui être infligée."

9.— On mande d'Ottawa que la dette du Canada, au 31 octobre dernier, était de \$2,369,757,027,02, en diminution de quatorze millions et quart sur le chiffre existant au 20 septembre, et en augmentation de \$40,000,000.-00 sur celui du 31 octobre 1921."

— L'Assemblée Législative de Québec adopte en troisième lecture un projet de loi présenté par l'hon. M. Taschereau, premier ministre, dans le but d'emprisonner, pendant un an, John-H. Roberts, directeur du journal *The Axe*, de Montréal.

— L'hon. premier ministre de la Province de Québec annonce à la Chambre qu'une Commission Royale composée des honorables juges

J.-S. Archibald et J.-E. Robidoux, tous deux de Montréal, vient d'être nommée pour faire enquête sur l'affaire Blanche Garneau, et la conduite des autorités judiciaires relativement à cette affaire.

10.— Au cours d'un congrès progressiste qui se tient actuellement à Winnipeg, M. T.-A. Crerar donne sa démission comme chef de ce parti.

11.— On célèbre à Québec l'anniversaire de l'armistice par une belle démonstration à la fois religieuse et militaire sur l'Esplanade.

12.— M. Robert Forke, député de Brandon, Manitoba, est choisi par les Progressistes en congrès à Winnipeg, pour remplacer M. Crerar comme chef de ce parti.

— Dans son discours d'adieu, au congrès progressiste de Winnipeg, M. T.-A. Crerar affirme qu'il estime fausse la théorie professée par les deux partis politiques : à savoir que le Canada est en guerre du seul fait que l'Angleterre est en guerre. C'est le Parlement canadien, soutient-il, qui devrait en décider dans chaque cas, selon la doctrine posée par Sir John-A. Macdonald lors de la campagne de Khartoum. Il insiste pour que le status constitutionnel du Canada dans l'empire soit clairement défini, et sans tarder.

— Les Progressistes décident d'établir les quartiers généraux de leur organisation politique à Ottawa sous la direction de leur nouveau secrétaire général, M. Wayling.

14.— Un incendie mystérieux détruit en partie l'Université de Montréal. Les dégâts sont évalués à près de \$250,000.00.

— Un message envoyé par Mgr Leventoux, vicaire apostolique du Golfe Saint-Laurent, au R. Père Dagnaud, eudiste, curé du Saint-Cœur de Jésus de Québec, nous apprend que dix personnes dont un eudiste, le R. Père Tortelier, se sont noyées sur le lac des Quinze, près de Shelter-Bay, sur la Côte Nord.

15.— On annonce de Cobalt, Ont., que S. G. Mgr E.-A. Latulipe a décidé de transporter à Cochrane, Ont., le siège provisoire du diocèse d'Haileybury.

— Au Conseil Législatif de Québec, l'hon. M. Thomas Chapais, dans un vigoureux discours, attaque la loi spéciale proposée par l'hon. M. Taschereau contre John-H. Roberts. Il affirme que cette loi est draconienne et confère des pouvoirs que n'a pas la Chambre des Communes en Angleterre.

— Au port de Montréal, 147,500.000 minots de grain ont été exportés, jusqu'à date, et l'on croit que le total s'en élèvera à 160,000,000 avant la fin de la navigation.

17.— Il est décidé qu'un congrès de l'enseignement secondaire aura lieu au mois de juin

prochain à l'Université Laval. Le dernier congrès fut tenu à Québec en 1917.

20.— Aux cinq élections fédérales complémentaires dont l'appel nominal a lieu aujourd'hui, trois des candidats du gouvernement sont élus sans opposition. Ce sont : MM. Rhéaume, dans Jacques-Cartier, Roberge, dans Mégantic, et Robichaud, dans Gloucester, N. B. Il y a lutte dans les comtés de Lenark, Ont., et de Halifax, N.-E.

21.— Devant le comité de l'Agriculture de la Législature de Québec, M. l'abbé P. Grondin, missionnaire diocésain au diocèse de Québec, se prononce énergiquement contre le projet d'un crédit rural d'État. Il soutient que les Caisses populaires Desjardins, encouragées par l'État, suffiront amplement à répondre aux besoins de crédit des cultivateurs.

— La Commission Royale, récemment nommée par le gouvernement Taschereau, commence à siéger au Palais de Justice de Québec, à la Cour du Banc du Roi.

— Nos ministres, les honorables MM. Fielding et Lapointe, en conférence à Paris avec les autorités du ministère français du commerce, établissent les grandes lignes du projet d'entente commerciale entre la France et le Canada.

22.— A l'Assemblée Législative de Québec, on adopte une loi qui fera disparaître la contribution que les fabricants de beurre et de fromage étaient obligés de payer pour l'inspection de leurs établissements.

— La Banque Nationale de Québec prend pied au Nouveau Brunswick, dans la région du Madawaska, en inaugurant une nouvelle succursale à Edmunston, avec six agences s'y rattachant, dans les principaux centres ruraux du voisinage.

— Dans une causerie devant le Canadian Club, de Calgary, Alberta, M. Crerar, ci-devant chef des Progressistes, déclare que si le Canada continue d'ajouter à sa dette nationale tout près de cent millions de piastres chaque année, il aura bientôt abouti à la banqueroute. Nous avons besoin, conclut-il, d'une conception nouvelle dans le maniement des finances du pays.

— Un congrès de l'industrie laitière s'ouvre à Roberval sous la présidence de M. le Sénateur Boyer.

23.— D'après des renseignements fournis par le ministère fédéral de la milice, à Ottawa, la dépense publique pour fins militaires, au Canada, ne dépassera point \$1.50 par tête, en 1922, alors qu'elle est de \$14. par tête aux Etats-Unis.

24.— Un congrès international contre l'alcoolisme s'ouvre aujourd'hui même à Toronto, dans les salles du Massey Hall. Tenu par

The World League against Alcoholism, ce congrès durera jusqu'à 29 novembre. L'hon juge Eugène Lafontaine, de la *Ligue Antialcoolique* de Montréal, représente le Canada à ce congrès.

— L'hon. M. Gustave Lamothe, juge en chef du district de Montréal, décède subitement à l'âge de 66 ans.

25.— Dans une information communiquée aux journaux, il est annoncé que la maison Versailles, Vidricaire et Boulais, de Montréal, vient de subir de grandes transformations. MM. Versailles et Vidricaire quittent la firme, et M. Oscar Hamel, gérant de la succursale de Québec, entre au conseil d'administration.

— Un incendie détruit de fond en comble le collège Saint-Joseph de Saint-Boniface, et dix personnes, neuf écoliers et un frère convers jésuite, périssent dans les flammes. Cette institution était une des plus vieilles du Nord Ouest, ayant été fondée en 1818 par M. l'abbé Provencher, qui devint plus tard le premier évêque de St-Boniface. Depuis 1885, ce collège était dirigé par les RR. Pères Jésuites.

27.— A une réunion des directeurs des United Grain Growers Ltd, à Calgary, Alberta, M. T.-A. Crerar, ancien chef du parti progressiste, est élu président de la compagnie.

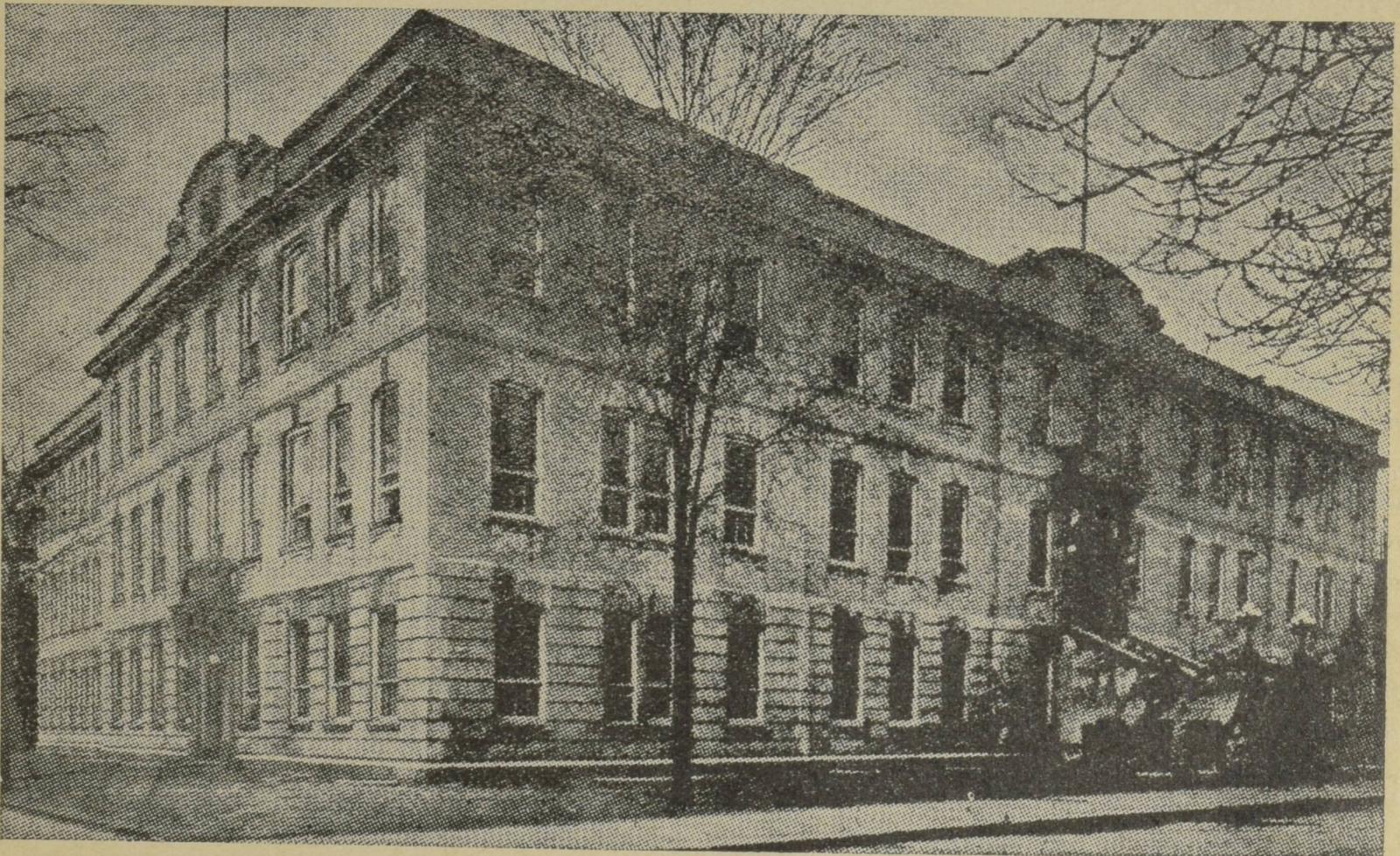
— A Charlesbourg, décède à l'âge de 59 ans, M. Georges Galerneau, époux de Mme

Marie Marois. Fait digne de remarque, M. et Mme Galerneau ont eu 31 enfants, dont 16 sont vivants.

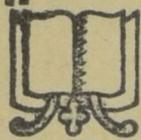
30.— Dans la cathédrale de Mont-Laurier, a lieu la consécration épiscopale de S. G. Mgr J.-E. Limoges, évêque de ce diocèse. Sa Grandeur Mgr Emard, archevêque d'Ottawa, est l'évêque consécrateur, et S. G. Mgr Joseph Hallé, vicaire apostolique de l'Ontario-Nord, prononce le sermon.

— Un nouveau malheur s'abat sur l'Université de Montréal. Le superbe édifice de la faculté de l'art dentaire, rue Saint-Hubert, est partiellement détruit par un incendie qui cause des dégâts pour près de \$300,000.00.

La science, c'est une bonne chose, une excellente chose : mais la science seule ne peut enseigner la vraie notion du devoir, ni donner la formation morale. A la science, il faut ajouter la religion, ou plutôt il faut appuyer la science sur la religion. La religion a donc sa place et une place d'honneur à l'école.— SIR LOMER GOVIN.



L'ÉCOLE DENTAIRE DE MONTRÉAL



Gauserie scientifique



La machine humaine

COMMENT SE FAIT L'URINE

*****N**OUS avons vu le mois passé ce qu'est la charpente du rein. Il nous reste à nous rendre compte aujourd'hui du mécanisme de la sécrétion de l'urine, que le rein fabrique et qui est comme on le sait, un produit d'excrétion ; c'est-à-dire une substance un peu analogue aux cendres, le mâchefer dont il importe de débarrasser la fournaise, si on veut qu'elle continue de chauffer.

Avec des reins qui fonctionnent mal un homme devient rapidement malade, parce que les poisons dont il devrait se débarrasser avec l'urine, restent dans son organisme ou ils s'accumulent.

Une des plus terribles suites de cette rétention est l'urémie avec toutes ses conséquences brutales dont la mort rapide, dans le coma, n'est pas la moindre.

Donc la principale fonction du rein est de sécréter l'urine.

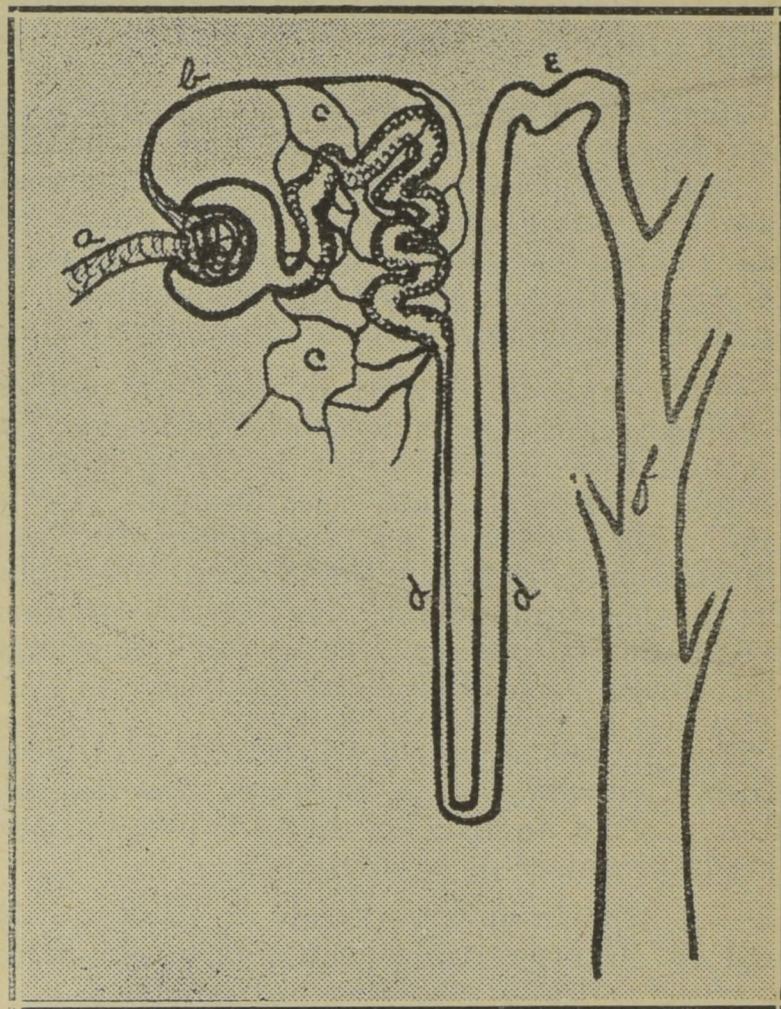
L'urine est elle-même un liquide composé de 96% d'eau et de 4% de principes solides dont les principaux sont l'urée, les acides urique et hippurique, le chlorure de sodium, et les phosphates. Les deux premiers existent dans le sang, dont le rein ne fait que les séparer. Quant à l'acide hippurique il se forme surtout dans le rein.

Comment se fait cette sécrétion qui fait du rein un émonctoire débarrassant le sang de la plupart des matériaux nuisibles à l'organisme?

Pour s'en rendre compte il faut avoir une idée au moins générale de ce qu'il y a dans ces pyramides de Malpighi et de Ferrein, dont nous avons mentionné les noms le mois dernier.

Ces pyramides sont formées par les tubes uvinières dont on peut se faire une idée en jetant un coup d'œil sur la figure ci-contre, assez compliquée au premier abord, mais qui l'est moins lorsqu'on la regarde d'un peu près.

L'appareil de sécrétion de l'urine se compose du glomérule de Malpighi, du tube contourné,



a Artère afférente.
b Veine.
c Plexus veineux.

d Anse de Henle.
e Joint.
f Tube collecteur.

de l'anse de Henle dont la branche ascendante est d'un plus gros volume que la branche descendante, et enfin du tube collecteur, celui-là même qui finit par aboutir au sommet de la papille.

C'est dans le glomérule de Malpighi que rentre l'artère porteuse de sang. Elle s'y résout en un peloton vasculaire avant de se transformer en la veine qui sort du glomérule. Cette veine elle-même, après être sortie du glomérule, s'épanouit en une multitude de branches qui entourent le tube contourné.

Cette disposition n'est pas un effet du hasard. Il n'y a rien de laissé au hasard dans la merveilleuse machine humaine.

Le sang qui arrive dans la capsule par un canal relativement gros, l'artère afférente, y perd beaucoup de son eau ; on se rappelle que

l'eau compte pour 96% dans l'urine ; mais ce n'est pas par la capsule que filtrent les éléments qui caractérisent l'urine. Ce sont surtout les tubes contournés qui constituent l'organe glandulaire proprement dit. C'est après avoir parcouru leur lumière, tapissé d'un épithélium composé de cellules épaisses et grenues, que l'urine renferme les éléments qui la caractérisent.

Ce sont les cellules des tubes contournés qui sécrètent ; l'eau transsudée du sang à travers les glomérules de Malpighi sert à entraîner ces sécrétions.

Le rein est donc un filtre sanguin, mais un filtre électif. Les cellules dont nous venons de parler choisissent, dans le sang qui se présente à elles, les éléments qui pourraient être nuisibles à l'organisme, et les expulsent. Ces éléments, on l'a vu, peuvent provenir des déchets de l'organisme ; mais ils peuvent être aussi des poisons étrangers à l'organisme, poisons microbiens ou substances médicamenteuses et toxiques ; quand le rein fonctionne normalement, il en débarrasse complètement le sang.

Les éléments normaux que contient l'urine sont l'urée, l'acide urique, le chlore et l'acide phosphorique.

L'urée est la principale forme sous laquelle l'organisme élimine les substances azotées qui ont servi à sa vie. Les substances fournies à l'économie par l'alimentation ou par les réserves nutritives faites au sein des tissus, subissent une série de transformations qui ont pour effet d'en extraire tous les matériaux utilisables. La plus grande partie des déchets qui restent est représentée par l'urée.

L'acide urique est aussi un produit de la désassimilation des éléments azotés. Sa production subit l'influence de l'alimentation. Le jeûne la fait diminuer. L'alimentation abondante l'augmente.

Le chlore urinaire provient aussi des aliments ingérés. Il se combine avec diverses substances, mais surtout avec le sodium, avec lequel il forme le chlorure de sodium. C'est le sel qui donne à l'urine sa saveur salée.

Enfin, l'acide phosphorique contribue à former le phosphate de soude, la cause principale de

l'acidité de l'urine ; on sait que l'urine normale est acide.

La quantité de phosphates que renferme l'urine varie suivant l'état de santé ou de maladie de l'organe. Il est donc important de s'en rendre compte.

Lorsque le rein est malade, l'urine renferme d'autres éléments dont les plus connus sont l'albumine et le sucre. La première existe dans l'albuminurie, et la seconde dans le diabète.

LE VIEUX DOCTEUR.

MES TAXES

Un répartiteur des contributions se présente chez un contribuable ; il ouvre son registre et dit :

— Que possédez-vous ?

— Je suis riche, répond l'interpellé, j'ai des biens de grande valeur.

Le fonctionnaire prend sa plume et s'apprête à écrire.

— En quoi consistent ces biens ?

Souriant, le riche répond :

— Je possède un Sauveur qui m'a racheté et me réserve au ciel une place où je serai heureux.

— Que possédez-vous encore ? continue l'interrogateur.

— Je possède une brave femme, et, dans l'Ancien Testament, un roi n'a-t-il pas dit : " Une femme forte et vertueuse est d'un grand prix, et celui qui la possède est plus riche que s'il avait d'innombrables pierres précieuses."

— Que possédez-vous encore ?

— J'ai de nombreux enfants, bien portants, obéissants et ardents au travail.

— Et quoi encore ?

— Je possède deux bras solides, une conscience tranquille, une humeur joyeuse, un cœur reconnaissant ; avec cela, je puis courageusement cheminer à travers la vie.

— Et après ?

— C'est tout, répond le riche.

Le fonctionnaire ferme son registre et dit :

— Vous êtes vraiment un homme riche, mais ce que vous possédez, n'est pas frappé d'impôts.



LE CHAPELET (Tableau de Louis Deschamps)

Science Ménagère

Les céréales

“ La femme conserve ce que l'homme a gagné. ”

VALEUR DES CÉRÉALES.— Les céréales, nommées ainsi d'après Cérès, déesse des moissons, sont des aliments végétaux qui rendent les plus grands services. De toutes les plantes, elles sont certainement les plus précieuses pour l'homme ; ce sont elles qui, par la culture des champs et la civilisation, lui ont permis d'abandonner la vie de chasse et d'aventures. Si les céréales n'existaient pas, l'homme serait probablement resté sauvage.

Les céréales sont cultivées presque dans tous les pays pour servir à l'alimentation et contiennent beaucoup de matières nutritives.

Réduites en farine, elles forment l'élément principal du pain, des pâtes alimentaires et des pâtisseries. Bouillies dans un certain volume d'eau, elles donnent de fortifiantes décoctions dont l'emploi se généralise de plus en plus.

PRINCIPALES CÉRÉALES.— Les principales céréales sont : le froment ou blé, le seigle, l'orge, l'avoine, le maïs, le sarrasin, le riz. Chacune de ces espèces représente des variétés plus ou moins précieuses suivant les localités et le pays.

FARINE

La farine est la poudre obtenue par la mouture du blé. On fait de la farine avec des graines de toutes les céréales ; mais le mot farine, employé seul, désigne ordinairement le blé ou froment. La farine de blé est certainement la plus saine, la plus importante.

La farine contient donc 3 substances :

- 1° L'amidon en abondance (72%)
- 2° Le gluten en proportion moindre (10%)
- 3° Le sucre en très petite quantité.

Le gluten (azote) donne au pain sa valeur nutritive. Plus une farine en contient, plus elle est nourrissante.

PROPRIÉTÉS DES FARINES D'AVOINE, DE SARRASIN ET DE MAÏS.— Les farines d'avoine de sarrasin, de maïs sont impropres à faire du pain ; elles ne peuvent être consommées qu'en bouillies et en galettes. Le maïs nous fournit la maïzena, farine très fine dont on fait des entremets.

L'ORGE.— L'orge perlé au lait ou au gras, donne des potages nourrissants et d'un goût agréable. On prépare aussi avec de l'orge une tisane adoucissante.

L'orge est très phosphatée, excellente par conséquent pour le cerveau et le système osseux.

GRUAU.— Le gruau est l'amande des grains de céréales dépouillés de leur écorce par une mouture appropriée. Les meilleurs gruaux sont ceux d'avoine, de froment et d'orge. On en fait une bouillie épaisse, excellente pour les déjeuners ou une boisson claire pour les malades et les personnes faibles. Le gruau est nourrissant riche en phosphate et en graisse.

LE RIZ

Le riz est cultivé en Chine, dans l'Inde, au Tonkin, etc... Bien que contenant peu de gluten, c'est un aliment excellent, de facile digestion, quand il est bien cuit et bien apprêté. Il convient à peu près à tous les tempéraments et son bon marché devrait le ramener plus souvent sur nos tables modestes. Le riz de belle qualité a un grain long ; celui de qualité inférieure a le grain plus court et est plus farineux ; on l'emploie surtout pour les potages.

La cuisine utilise le riz dans un grand nombre de préparations culinaires tels que les potages, crèmes, poudings, etc... On prépare encore avec le riz une tisane adoucissante et légèrement astringente.

TAPIOCA — SAGOU — ARROWROOT

Le tapioca, le sagou et l'arrowroot sont des féculs qui apparaissent assez souvent sur nos

tables. Le tapioca est formé avec la fécule de la racine du manioc, plante d'Amérique.

Le sagou provient du sagoutier, espèce de palmier, et l'arrowroot est extrait du maranta.

Ces féculs, sans être aussi nourrissantes que les farines, forment des aliments sains, savoureux et nutritifs, tels que poudings, gelées, crèmes et potages.

CUISSON DES CÉRÉALES.— Comme toutes les céréales contiennent beaucoup d'amidon, il faut les cuire à fond. Les longues cuissons non seulement augmentent leur digestibilité mais développent aussi leur arôme.

1° Les céréales moulues grossièrement doivent cuire de 1 à 6 hres, tandis que les préparations plus fines ne requièrent qu'une demi-heure au plus, ayant déjà été cuites pendant le procédé à la manufacture.

2° Les grains de céréales absorbent dans la cuisson quatre fois leur poids d'eau ; à la vapeur deux fois.

3° Les grains déjà cuits tels que gruau d'avoine, gruau de blé, etc., requièrent deux fois leur poids.

4° Toutes les céréales doivent cuire à l'eau bouillante salée. Les farines doivent être délayées à l'eau froide tout premièrement.

5° Les céréales sont souvent cuites dans le lait ou le bouillon quand on veut augmenter leur valeur nutritive.

La Cuisine à l'Ecole primaire.

L'ongle incarné

IL est un supplice, jadis en honneur au pays des sultans, inventé par je ne sais quel génie malfaisant, qui consiste à pratiquer dans la paume de la main, quatre incisions longitudinales aux points où les doigts fléchis viennent au contact de celle-ci, à introduire l'extrémité de chacun d'eux dans la fente correspondante remplie au préalable de sel, et à les immobiliser définitivement dans cette incommode position aux moyen d'une sorte de gant de peau de mouton consciencieusement serré. Les ongles, en poussant, s'enfoncent dans les chairs et la douleur, horrible, continue, s'exaspère jusqu'à la mort.

A quelques détails près, et sans pousser jusqu'au bout la comparaison, c'est à une

torture de ce genre que nous livre l'ongle incarné, l'ongle qui, après avoir irrité et ulcéré la gouttière unguéale la pénètre de son rebord et s'enfonce plus ou moins profondément dans notre chair.

En principe, tous les ongles, même ceux des doigts peuvent s'incarner, mais ce sont là des accidents tout à fait exceptionnels. Presque toujours le gros orteil est en cause, et c'est d'ordinaire du côté externe que l'ongle pénètre.

Si l'on y regarde bien, ce privilège s'explique en grande partie par la situation même du gros orteil qui, au lieu d'appuyer sur le sol par son extrémité comme ses quatre voisins se pose à plat et appuie parallèlement à la surface de l'ongle, de sorte que les chairs, quelque peu étranglées entre deux plans résistants, le sol et l'ongle, ont tendance naturelle à déborder celui-ci de chaque côté.

Bien d'autres causes interviennent. Il en est une en particulier qu'on observe très fréquemment : c'est le chevauchement du gros orteil sur le second, chevauchement fort incomplet d'ailleurs, mais qui n'en a pas moins pour effet de repousser encore en haut, contre le rebord externe de l'ongle, le bourrelet de chair. Des chaussures trop étroites, pointues ou assez larges, mais mal conformées, agissent de même façon, il est aisé de le comprendre. Voici, par exemple, un soulier qui, avant même d'arriver à la racine des orteils, s'effile alors que ceux-ci justement s'étaient quelque peu en éventail. Dans cette incommode prison, les quatre derniers orteils se tassent comme ils peuvent qui en dessus, qui en dessous, se recroquevillent, se chevauchent et repoussent tant qu'ils peuvent le malheureux premier qui d'autre part, s'écrase en dedans contre l'empeigne si bien que ses chairs écrasées en dedans, en dehors et en bas par la semelle qui transmet la pression du sol, n'ont plus qu'une ressource, celle de s'échapper de chaque côté par en haut, mais là, elles se heurtent aux bords incurvés de l'ongle qui a tôt fait d'ulcérer la rainure et d'entamer la chair.

Cette influence de la chaussure avait frappé déjà un chirurgien français du XVII^e siècle, Dionis, qui fait remarquer qu'on observe point d'ongle incarné chez les Carmes déchaussés.

La façon de tailler les ongles a aussi une certaine importance. Il semble bien, en effet,

qu'en les coupant en rond on favorise l'ulcération et cela s'explique très bien, si l'on veut se rappeler la tendance des chairs pressées en bas, en dedans, en dehors, à déborder en haut. A chaque extrémité de la ligne courbe que forme l'ongle ainsi taillé, elles trouvent un espace libre, dont elles profitent pour surgir encore, et l'ongle, en poussant, se heurte au barrage qu'elles lui opposent.

Il y a, il faut le dire encore, certains tissus, ceux du lymphatique qui résistent mal à la pression de l'ongle, et il convient de noter enfin le rôle important, le rôle très important de l'infection microbienne qui se développe dans la rainure de l'ongle grâce à la sueur macérante, aux érosions de la marche... à la malpropreté.

L'ongle incarné se reconnaît à la douleur, douleur qu'éveille la pression de la chaussure et qu'exaspère la marche, douleur qu'on essaye d'atténuer instinctivement en évitant d'appuyer sur l'extrémité du pied, en marchant sur le talon ; douleur qui diminue au repos et disparaît si on libère le pied de la chaussure qui le presse.

Et y regardant de près, on peut, dès le début, constater un peu de rougeur et de gonflement de la gouttière unguéale. Un petit abcès se forme qui bientôt donne issue à une petite quantité de pus, non sans avoir provoqué une réaction locale : œdème, chaleur, douleur, battements et même parfois une certaine réaction générale fébrile.

C'est en vain qu'on attend la cicatrisation de ce petit bobo de rien du tout qui persiste sous forme d'une ulcération plus ou moins profonde au point que l'ongle irrite sans cesse. Bien mieux, des bourgeons charnus, émergent de la profondeur, débordent en un bourrelet exubérant qui empiète sur l'ongle, peut rejoindre celui du côté opposé si la lésion est bilatérale, et recouvrir ainsi toute la surface de l'ongle.

Peu à peu, l'ulcération gagne en étendue et en profondeur ; des poussées inflammatoires se succèdent et parfois retentissent au loin ; l'orteil œdematié se déforme ; la marche devient un vrai supplice et est souvent une grave imprudence ; le port de la chaussure même est intolérable.

Inutile de dire que bien peu de gens vont jusqu'à cette extrémité. De bonne heure, ils se soignent ou se font soigner, et ils ont raison.

Il est un moyen d'éviter presque certainement l'ennui de l'ongle incarné. C'est la propreté rigoureuse des pieds qui empêchera la macération par la sueur et l'infection de la rainure de l'ongle par les cohortes microbiennes. L'hygiène du pied comporte des soins attentifs mais faciles. Un lavage quotidien à l'eau froide ou si, à tort, d'ailleurs l'on n'ose, à l'eau à peine tiède, est le moins qu'on puisse faire. Après une marche, surtout si l'on sue des pieds, il serait sage de les baigner. Une brosse n'est pas indispensable, mais est fort utile pour débarrasser de toute souillure les replis qui bordent les ongles. Ces lavages rapides et répétés à l'eau froide suffisent dans la plupart des cas à pallier les inconvénients des pieds qui suent, sinon, il faudrait recourir, en outre, aux badiageonnages à l'eau formolée, à des poudrages au talc, à l'amidon, à l'alun, et en désespoir de cause, à la radiothérapie qui a pour effet d'atrophier les glandes sudoripares et, par conséquent, de diminuer leur sécrétion.

Pour éviter encore ce qui peut favoriser l'incarnation de l'ongle, on aura des chaussures convenables et, sans souci de coquetterie, on taillera l'ongle carrée ni trop long, ni trop court. S'il s'agit d'un orteil qui chevauche, on ramènera celui qui se cache au-dessus de celui qui le recouvre, et on le fixera aisément dans cette nouvelle position au moyen d'une bague de diachylon.

Mais peut-être a-t-on un peu négligé tous ces petits soins. L'ongle s'incarne, on souffre... On peut guérir encore sans recourir au chirurgien. Il suffit chaque matin, d'interposer entre l'ongle et son bourrelet cutané un peu de gaze stérilisée, imbibée de perchlorure de fer liquide, qu'on refoule avec une spatule aussi loin qu'on le peut, jusqu'aux limites de l'ulcération. Ainsi les chairs sont repoussées en bas et l'ongle relevé et très vite, si l'on sait s'y prendre, et si l'on est quelque peu patient, la guérison s'accomplit et l'on échappe au chirurgien.

Celui-ci, d'ailleurs, ne sera pas embarrassé si vous vous confiez à lui. Il a plus de cent tours en son sac. Il vous guérira non pas en enlevant l'ongle seulement, mais en détruisant en même temps au moins partiellement la matière qui le reforme.

G. B.

La Croix.

Coin de l'Ouvrier

Nos gens émigrent

COMMENT LES RETENIR

Nos gens émigrent aux États-Unis, ils émigrent à pleins chars et à pleines voitures ; nos campagnards quittent la campagne pour la ville. C'est là un fait qu'il est impossible de nier, les bureaux d'émigration nous le disent, les courriers des paroisses nous le répètent, les statistiques canadiennes et américaines le confirment.

Contre l'évidence ne discutons pas. Surtout, ne cherchons pas à éluder le problème que ce fait pose, ne cherchons pas à l'ajourner en essayant de nous convaincre qu'il n'est pas, ou que s'il existe, il n'est pas si sérieux qu'on voudrait le faire croire.

Le coulage existe dans des proportions alarmantes et ce n'est pas en le sachant que nous le ferons disparaître. Si nous voulons, au contraire, lui faire face, comme c'est un devoir impérieux pour nous, nous devons l'admettre dans toute sa laideur et en rechercher les causes immédiates et éloignées. Nous devons surtout porter immédiatement les remèdes qui s'imposent.

* * *

Et quels sont ceux qui désertent ainsi et pour quels motifs ? Il semble que sur ce point il faudrait s'entendre une bonne fois et voir plus clair qu'on a paru le faire depuis trop longtemps.

« Nos cultivateurs s'en vont aux États-Unis, dit-on partout, et ils s'en vont dans les villes américaines pour jouir plus de la vie et amasser plus rapidement de grosses fortunes. »

Tant qu'on envisagera le problème à cet angle, il sera bien difficile de trouver des remèdes efficaces au mal.

* * *

Mais ceux qui partent de la campagne se recrutent dans toutes les classes. On les trouve en grand nombre parmi les artisans et les journaliers, parce que ces artisans et ces jour-

naliers ne peuvent trouver chez eux de quoi vivre et faire vivre leur famille. Il suffit de regarder ce qui se passe à la campagne, depuis deux ou trois ans particulièrement, pour constater qu'il n'y a pas de travail pour ces ouvriers.

Et ce n'est pas avec ces travailleurs, d'ordinaire, que l'on peut faire des colons, pas plus que l'on peut en faire avec les travailleurs des villes. Chacune de nos campagnes comprend, en effet, sa partie agricole composée de cultivateurs, et sa partie urbaine presque aussi nombreuse que l'autre, composée des travailleurs du village. Les villages sont de petites villes et il faudrait les considérer comme cela.

* * *

Quels sont ceux encore qui désertent la campagne ? Le surplus des familles de cultivateurs. Dans nos vieilles paroisses il doit se déverser, chaque année, un contingent de fils de cultivateurs qui ne peuvent être établis par leurs pères que si ceux-ci sont riches et achètent des terres faites et occupées. Ces établissements, au point de vue général, ne changent rien puisque pour l'établissement d'une famille il doit en partir une autre. Nos vieilles paroisses sont faites et sont en quelque sorte comme le vase plein qui doit remettre, d'un côté et de l'autre le surplus reçu, ou sinon, son équivalent. Le surplus des familles de cultivateurs doit dans l'état actuel de notre agriculture et de notre commerce s'éloigner des terres paternelles.

* * *

Il y en a encore d'autres qui partent et ce sont les cultivateurs mal avantagés ; ceux qui sont établis sur des terres improductives qui auraient dû être réservées à la forêt.

La campagne comme la ville a ses martyrs, ceux qui s'attachent irrémédiablement à elle quand même ils sauraient y vivoter leur vie durant. Un beau jour la tâche devient trop lourde, cependant, et il faut partir.

Il y a les cultivateurs qui sortent de leur condition et qui négligent la culture pour la spéculation, les marchés de toutes sortes et la maquignonage. Le départ de ces familles devient inévitable.

Il y a les mauvais cultivateurs, ceux qui ne savent faire donner à leur terre ce que cette terre ne demanderait pas mieux de produire si elle était cultivée selon les données de la science agricole.

* * *

Parmi ceux qui partent, il y a les familles nombreuses des villages, et particulièrement les gens qui ont fait des études, étant presque invariablement dans l'impossibilité de trouver à la campagne de quoi gagner leur vie ou se faire un avenir proportionné aux sacrifices consentis.

* * *

Ces gens-là pour une raison ou pour une autre sont obligés de partir, non pas pour s'amuser, mais dans le seul but de *vivre*.

Serait-il possible de les retenir tous à la campagne? Certainement non, car jamais on ne pourra empêcher que le vase trop plein renverse.

Serait-il possible d'y retenir le plus grand nombre?

Avec l'organisation actuelle de notre agriculture et de notre industrie rurale et citadine, il faut encore dire non.

Avec des réformes pratiques et à notre agriculture et à notre industrie et à notre colonisation, nous pouvons croire que oui.

* * *

A notre organisation agricole il faut donner le crédit agricole que l'on peut trouver dans la Caisse populaire, les coopératives de vente et d'achat, etc.

Notre colonisation, il faut la rendre possible à ceux qui désirent se faire colons et n'ont pas d'argent.

Notre industrie, elle doit être ainsi organisée qu'elle puisse faire revivre la petite industrie rurale, écrasée depuis quelques années par la grande industrie, par le monopole.

Notre industrie, elle doit comprendre des écoles d'arts et métiers ainsi organisées qu'elles puissent répondre d'abord aux besoins locaux, ensuite aux besoins nationaux.

Avec ces réformes, et d'autres que les gens au courant pourraient trouver, nous pourrions certainement en retenir un bon nombre à la campagne.

* * *

Il faut se défier des réformes inspirées par la conviction que les campagnards s'en vont en ville pour s'amuser, c'est-à-dire la diffusion des cinémas, des salles de danse et autres amusements des villes. Ces réformes constitueraient bientôt une porte ouverte menant à la ville et une invitation directe à désertir la campagne pour aller voir mieux en ville.

* * *

Ceux que l'on ne pourrait retenir, soit parce qu'ils désireront partir, ou en seront forcés — et ils sont nombreux, — où iront-ils? Se dirigeront-ils vers les États-Unis ou vers le Canada?

Ils se dirigeraient plus facilement vers nos villes canadiennes si, comme nous le disions plus haut, nous savions discrètement les y diriger en leur fournissant les métiers qui leur permettront de s'employer chez nous. Ils se dirigeront de préférence chez nous, si notre grande industrie peut leur assurer un travail continu et un salaire viable. Sans quoi, ils émigrent aux États-Unis.

Qui pourrait les en blâmer?

* * *

Nous croyons donc que le problème de la désertion des campagnes se pose bien autrement qu'on a l'habitude de l'envisager généralement; que la grande majorité de ceux qui partent le font dans le seul but de gagner leur vie; qu'un certain nombre doivent nécessairement partir et qu'on ne peut leur demander de demeurer à la campagne sans se montrer injustes envers eux; que nous pouvons cependant en retenir un grand nombre en faisant subir certaines réformes pratiques à notre organisation agricole, à notre système de colonisation, à notre industrie rurale et citadine; que ceux qui doivent partir, nous pourrions les garder au Canada, si nous savions d'abord les diriger de la campagne par le métier et les attirer dans nos centres par l'assurance qu'il pourront y vivre.

Thomas POULIN.

Le Travailleur.

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Le rébus fera partie du concours. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE NOVEMBRE

VERS A TERMINER

Voici que la rosée en perles
Brille partout sur les gazons,
Dans les bois où chantent les merles,
Les feuilles ouvrent leurs prisons ;
Les oisillons font des aubades
Et disent bonjour au soleil
En criant : Voilà le réveil ;
Rions, chantons, mes camarades !

LETTRES A AJOUTER

Les lettres à ajouter sont I et L, qui donnent : Cible, Pupille, Berline, Palier, Vieil, Cilice, Limonade, Gélatine, Laine, Limande, Vilenie, Soleil, Baril, Bille.

COQUILLES TYPOGRAPHIQUES

Les coquilles typographiques se corrigent comme suit :

“ La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer.”

LOGOGRIPE

Course — Ourse.

RÉBUS NO 33

On ouvre le cœur des autres quand on ouvre le sien.

Mot à mot : ON ouvre LE cœur — des eaux — TRE camp. — ON ouvre LE — scie IN.

Ont envoyé des solutions partielles : M Salluste Dumais, Collège de Ste-Anne de la Pocatière; Mlle Antoinette Gosselin, Scott, Beauce.

Ont trouvé toutes les solutions : Mme V.-J. Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester, N. H.; Mlle Evangéline Nézan, 240, Ave Breeze-Hill, Ottawa; Mme H.-A. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me; Mlle Irène LaRoche, Scott, Beauce.

Le sort a favorisé : Mlle Evangéline Nézan et Mme H.-A. St-Pierre.

CONCOURS No 40

ANAGRAMME

Avec les mots “ Odine, ici, Tarn, former un seul mot.

DEVINETTE

Quelle est la chose qu'on reçoit sans remercier, dont on use sans savoir comment, dont on se plaint toujours sans vouloir la quitter et que l'on perd sans s'en apercevoir ?

ENIGMES

1° Je suis un saut, je fais un saut.

2° On me met toujours en couleur,
En Chine, au premier rang, je brille,
Si l'on m'assied sur une aiguille,
Je change aussitôt de valeur.
Je suis dur sur la croix, et doux dans le supplice,
Les haches sur mon sort ont aussi grand pouvoir,
En chacun, cher lecteur, deux fois tu peux me voir,
Et le tabac me rend muet, Dieu me bénisse !

RÉBUS NO 34



Les livres

Précieux Pêle-Mêle franco-américain. Lectures choisies, compilation de M. G.-L. DESAULNIERS de Woonsocket, R.-I. Vol. in-8 de 236 pages, imprimé par M. V. Vekeman, Prix : 75 sous.

Le compilateur du présent volume avertit ses lecteurs qu'il n'a eu d'autre intention en faisant ce travail que de "faire du bien par la voie de la bonne lecture en mettant sous les yeux de ses compatriotes un nombre considérable de bonnes coupures de journaux ou de revues, et quelques articles inédits, qui en sus du mérite littéraire, sont précieux par l'enseignement qui en découle au point de vue religieux, social ou patriotique."

Nous pouvons lui rendre le témoignage qu'il a atteint son but. Le choix de ses articles est heureux ; les sujets sont variés autant qu'intéressants. Parmi les articles inédits que contient cette compilation, il y en a un que nous nous en voudrions de ne pas signaler à nos compatriotes d'outre quarante-cinquième, c'est *Le véritable citoyen franco-américain*, par M. Amédée Lacasse.

La diffusion de ce livre dans les milieux franco-américains ne pourra qu'aider à la conservation de la langue et des traditions françaises. Le *Précieux Pêle-Mêle* saura aussi intéresser les lecteurs canadiens-français et leur faire du bien.

Les Établissements Casterman, S.-A., de Tournai (Belgique), viennent de publier les deux bons petits ouvrages suivants que nous conseillons à nos lecteurs :

AU Puits de JACOB. *Méditations sur l'entretien de Jésus et de la Samaritaine*, par le P. A. BROU, S.J. In-12, 214 pages. Prix : 5 frs. 50 franco.

Suivant pas à pas le récit que saint Jean nous a laissé de la rencontre et de l'entretien de Jésus avec la Samaritaine, le P. Brou s'attache à pénétrer le sens caché des actes et des paroles du Maître. Depuis des siècles la science et la piété chrétiennes se sont appliquées à ce travail sans l'achever. Il n'est pas exagéré de dire que ce commentaire du texte évangélique l'éclaire de clartés nouvelles. Tout y est simple, sobre et sûr ; cependant on voit mieux, on est ému, on est entraîné. C'est à l'école de Jésus, tout un traité de la vie surnaturelle et du progrès de l'âme.— Charles PARRA, S.J.

BEATI. *Enseignements de Jésus-Christ sur le Bonheur*, recueillis par P. DONCŒUR, S.J. In-18, XXII-170 pages. Prix : 4 frs franco.

La vraie joie que le monde ne connaît ni ne donne pas plus que la vraie paix, tel est le sujet et le titre du volume à l'allure toute simple que le P. Doncœur avait publié avant la guerre et dont il vient de donner une édition revue. Sous forme d'extraits des évangiles légèrement paraphrasés en forme de dialogue et groupés dans le cadre des béatitudes, il y a là tout l'essentiel de la doctrine chrétienne sur la vraie joie, présenté sous une forme singulièrement prenante et pénétrante.

Aveux de Noël

Petit Jésus, minuit arrive ;
Chacun a mis son soulier
Là, tout devant la flamme vive,
Bien en vue au coin du foyer.

Mais, tandis que chacun jubile,
Attendant quelque bibelot,
Moi, j'ai l'âme bien peu tranquille ;
Je crains une verge en cadeau...

Petit Jésus, je suis peu sage ;
Je viens m'accuser devant vous ;
Daignez pardonner à mon âge,
Vous toujours indulgent et doux.

Quelquefois je boude à la messe
Et dérobe des pains bénits ;
Et l'autre jour, ô maladresse
J'ai déchiré mon beau surplis.

J'ai dormi, malgré la défense
Hier à l'office du soir ;
J'ai failli briser la crédence
Et renverser tout l'encensoir.

A la maison je suis volage,
Je taquine toujours ma sœur,
Fais, malgré maman, du tapage
Et manifeste de l'humeur.

Je traîne au lever sans excuses,
Au lavabo j'ai l'air affreux
Comme si de froides écluses
Se brisaient sur mon front peureux...

Jésus, pardonnez-moi, j'espère
Mes fautes, mes vœux oubliés ;
Épargnez-moi, la honte amère
Et remplissez mes souliers !...

FRÈRE MARIE-BERNARDIN.

Une seule parole de l'Évangile a plus de pouvoir sur nos âmes que toute la véhémence et toutes les inventions de l'éloquence profane.— BOSSUET.

Croyez-vous, ce n'est ni la retraite, ni les longs entretiens avec Dieu qui font les saints ; c'est le sacrifice de notre propre volonté dans les choses même les plus saintes, et une attache inséparable à la volonté de Dieu.— VBLE P. DE LA COLOMBIÈRE, S.J.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

L'Héritier des ducs de Sailles

PAR M. DELLY

4

— Pourtant c'est une affaire si grave ! dit Noella en joignant les mains. Cette vie terrestre est si courte tellement traversée d'épreuves et de tentations ! Et même, si vous arrivez à la vérité, vous aurez toujours été privé des émotions de l'enfance chrétienne, vous n'aurez pas ces souvenirs qui subsistent même chez les moins fervents. Ce sont là cependant de si douces choses !

— Je m'en doute, dit-il gravement. Mais mon oncle a été logique, puisqu'il ne croyait pas lui-même.

— Eh bien ! plus de musique ? demanda du dehors la voix de M. Dugand ; Mlle Noella nous avait promis cette romance de Mendelssohn que j'aime tant....

Noella se remit au piano, elle joua comme jamais elle ne l'avait fait encore ce morceau favori du vieillard. Son âme était émue de l'aveu si sincère que venait de faire Stanislas Dugand, elle s'attristait de voir loin de toute religion cette âme qu'elle sentait très haute, profondément loyale. Mais Dieu, précisément à cause de cette droiture, ne lui ferait-il pas la grâce d'atteindre à la vérité ?

— Comme vous avez bien joué ce soir ! dit la voix un peu frémissante de Stanislas lorsqu'elle se leva du piano. Je souhaiterais vous entendre toujours Elle rougit un peu et se mit à rire.

— Vous êtes bien indulgent, Monsieur ! C'est chose méritoire de votre part, car, dans vos voyages, vous avez été à même d'entendre des artistes.

— Vous ne vous doutez donc pas, Mademoiselle, que vous êtes artiste vous-même ? Jamais je n'ai entendu un jeu qui me fit aussi profondément vibrer.

De nouveau, une légère teinte pourpre envahit le teint de Noella. Elle savait Stanislas fort difficile en matière d'art et peu facilement complimenteur. Aussi son appréciation était-elle extrêmement flatteuse, même pour la modeste Noella, surtout dite sur ce ton d'enthousiaste conviction.

Elle se dirigea vers le dehors, et Stanislas la suivit. Ils s'assirent en face de M. Dugand et de Mme des Landies. Dans le jour tombant, la belle physionomie énergique du jeune ingénieur et le délicat visage de Noella s'estompaient l'un près de l'autre. Mme des Landies les regardait pensivement, et son visage fatigué s'éclairait un peu au reflet d'une douce pensée.

— Combien vous êtes heureux d'avoir un tel neveu ! murmura-t-elle en se penchant à l'oreille de M. Dugand. Plus nous le connaissons, plus nous l'apprécions.

Un éclair de joie orgueilleuse passa dans le regard froid du vieillard.

— Oui, c'est un homme comme on en voit peu, dit-il lentement. La nature était magnifique, la culture a été facile. Maintenant, il est tel que je l'ai rêvé, et prêt pour la lutte.

Un bonheur triomphant vibrait dans sa voix, et Mme des Landies s'en étonna un peu, vu l'ordinaire impassibilité du vieillard.

II

ENTRE AMES SYMPATHIQUES

Les vacances étaient à leur dernière période, et les jeunes gens, profitant des journées moins chaudes s'empressaient d'organiser quelques excursions plus longues. Noella y prenait généralement part, ses élèves étant, pour la plupart, en villégiature. Sa jeunesse, privée de distractions, s'était épanouie pendant ces deux mois, elle avait laissé fréquemment paraître la chamante gaieté trop souvent étouffée par les préoccupations de tout genre. Son cœur éprouvait même à certains moments une impression d'allégresse inexplicable qu'elle ne cherchait pas à approfondir.

Stanislas devenait de plus en plus l'intime de la maison. Une profonde amitié l'unissait maintenant à Pierre, les enfants étaient fous de lui et se lamentaient déjà en songeant au jour, probablement prochain, où il s'éloignerait.

— Pas en Amérique, au moins, dites, Monsieur Dugand ? demandait Raoul en se penchant à son bras.

— Je cherche de préférence une position en France, mais, enfin, si je trouve mieux ailleurs... Allons, ne faites pas cette tête désolée, mon ami Raoul, j'en ai encore pour un peu de temps avant de vous quitter. En attendant, organisons donc quelques chose pour bien remplir la fin de nos vacances.

Un jour, Stanislas emmena la famille des Landies à Argelès, dans l'automobile d'un ingénieur américain connu par lui aux États-Unis et retrouvé à Pau. Ils parcoururent, sous un ciel idéal, la délicieuse vallée et revinrent déjeuner un peu tard dans la petite ville pyrénéenne.

Tandis qu'ils prenaient le café sur la terrasse de l'hôtel de France, Stanislas, qui regardait discrètement Noella dont le regard pensif se perdait vers les montagnes voilées de brume dorée, dit tout à coup avec un sourire :

— Mademoiselle Noella, voulez-vous me permettre de réaliser votre souhait ?

Elle le regarda avec un peu de surprise.

— Mon souhait ?

— Oui, celui que vous — et Pierre aussi — formez au fond de votre cœur. Rien n'est plus facile que de nous arrêter à Lourdes au retour.

Il vit au rayonnement de son regard, qu'il avait bien deviné.

— Oh ! merci, Monsieur ! Oui, nous serons tous si heureux de nous agenouiller quelques instants devant la Grotte bénie ! Mais nous n'aurions osé vous le demander.

— Je serai, au contraire, très heureux de connaître ce lieu de pèlerinage si fameux. Allons, Raoul, Mademoiselle Vitaline, en route ! Je vous emmène à Lourdes !

C'était une fin d'après-midi superbe. Le soleil, déjà déclinant, enveloppait la basilique d'une clarté mourante ; les hauteurs, au delà, se teintaient de rose pâle ou se voilaient de brume claire... Sur l'esplanade, la foule des pèlerins circulait, paisible, mêlant les pittoresques costumes bretons aux larges coiffes limousines et aux sombres nœuds d'Alsace.

Vitaline et Raoul marchaient en avant, Mme des Landies, ses aînés et l'ingénieur suivaient, silencieux... Stanislas et Noella, absorbés dans leurs pensées, ralentirent un instant le pas sans s'en apercevoir. Stanislas dit tout à coup :

— Je sens vraiment ici une atmosphère particulière. C'est probablement celle qui émane de toute croyance sincère, quelle qu'elle soit.

Noella secoua doucement la tête.

— Il y a plus que cela ici. L'influence que vous subissez à votre insu, comme tant d'autres incroyants, est celle du surnaturel divin qui est toute l'histoire de Lourdes. Ici, l'âme est émue, quoi qu'elle fasse, par l'ambiance de prières, de souffrances, d'espoir, de foi ardente, de résignation héroïque. Dieu s'est plus particulièrement manifesté ici, et l'homme le sent, malgré tout.

— Oui, peut-être, murmura Stanislas.

Une impression de bonheur passa dans l'âme de Noella. Elle soupçonnait qu'une évolution se produisait dans cette nature droite, tenue jusque-là hors de toute croyance. Plusieurs fois, Stanislas, en causant avec elle ou Pierre, avait émis quelques pensées qui l'avaient frappée.

Ils étaient devant la Grotte. Dans l'excavation sombre, les cierges innombrables mettaient un ruissellement de lumière. Devant la grille, une foule recueillie priait. Noella s'agenouilla près de sa mère, et Stanislas demeura debout à côté d'elle, les yeux fixés sur la statue de celle qui éclaire ce pays privilégié des flammes de sa maternelle charité, puisée au cœur de son divin Fils.

Puis il abaissa ce regard vers Noella. Elle priait, les mains jointes, les yeux levés vers la Vierge. Ses lèvres tremblaient un peu en murmurant des invocations.

Mme des Landies se leva, la jeune fille l'imita. Noella se tourna lentement vers Stanislas, il rencontra ces yeux bleus si beaux, si purs, où brillaient en ce moment une intense lumière et aussi une petite larme. Il se pencha un peu en demandant d'une voix profondément émue :

— Avez-vous prié pour moi, Mademoiselle Noella ?

Elle sourit doucement.

— Oui, j'ai demandé pour vous la lumière... Dieu ne la refuse jamais aux âmes de bonne volonté.

— Et croyez-vous que je sois de celles-là ?

— Oh ! j'en suis si certaine ! dit-elle avec un élan qui fit monter un peu de rose à son teint blanc.

Un rayonnement joyeux passa dans le regard de Stanislas.

— Comment vous remercier d'une telle confiance ! dit-il avec une émotion profonde qui fit vibrer d'un bonheur irraisonné le cœur de Noella.

.....
La famille des Landies était réunie cette après-midi-là sous le berceau de feuillage qui était, dans le jardin du pavillon, son domaine particulier. M. Adrien Dugand se trouvait là aussi, feuilletant d'un air distrait une revue scientifique, échangeait de temps à autre de courtes réflexions avec Mme des Landies, Noella ou Pierre. Il semblait soucieux, comme il l'était souvent, d'ailleurs, sa main passait fréquemment sur son front — signe de grande préoccupation.

— M. Stanislas, dit tout à coup Mme des Landies, n'a-t-il encore rien décidé pour sa position ?

— Non, rien encore. On lui propose des affaires superbes, en Amérique, en Autriche, en Roumanie, mais il veut réfléchir longuement.

— Je crois qu'il préférerait quelque chose en France, dit Pierre.

— Oui, je le sais. Moi aussi, du reste. Mais ce qu'on lui offre est assez médiocre. Ah ! là voici !

Stanislas apparaissait dans la petite allée conduisant au berceau. Il tenait à la main une lettre dépliée qu'il agitait d'un air joyeux.

— Une proposition superbe, mon oncle ! Et en France, cette fois !

— Venez nous raconter cela, Stanislas, dit Pierre en avançant une chaise pour son ami. Précisément, nous en causons.

— De quoi s'agit-il, Stanislas ? demanda le vieillard.

— Voici, mon oncle. Un des excellents amis qui veulent bien s'intéresser à moi me signale une occasion inespérée. Un Américain, grand amateur d'automobilisme, veut fonder, en coopération avec un ami, une maison de construction, à la tête de laquelle il mettrait un ingénieur. Or, on m'offre ce poste. Et vous savez que j'ai toujours rêvé de m'occuper d'automobilisme. Les appointements seraient fort beaux, et j'aurais là une très grande indépendance,

ces messieurs n'étant pas particulièrement ferrés sur la matière.

— Mais vous parlez d'un Américain. Où compte-t-il établir son usine ? demanda M. Dugand.

Il ne tutoyait jamais son neveu et les des Landies avaient remarqué qu'il le traitait avec une sorte de réserve respectueuse.

— M. Holker habite en France, au château d'Eyrans, en Périgord. L'usine a été construite non loin de là, à égale distance de ce château et de Saint-Pierre de Sailles, le village où demeure M. de Ravines, l'associé de mon Américain.

— Saint-Pierre de Sailles ! répéta M. Dugand d'une voix sourde.

— Mais ce nom me rappelle quelque chose ! dit Mme des Landies. J'ai dû l'entendre autrefois. . . Ah ! j'y suis ! C'est là, au château de Sailles, qu'habitait cette pauvre Mme de Vaulan, morte si vite après la mystérieuse disparition de son fils.

Les yeux gris-pâle de M. Dugand se levèrent, enveloppant Mme des Landies d'un regard rapide et perçant.

— Comment cela ? Racontez-nous ce qui s'est passé, maman ? s'écrièrent Vitaline et Raoul.

— J'en sais bien peu de chose, mes enfants. Mme de Vaulan, après avoir habité deux ans à Virènes, dans la maison voisine de la nôtre, avait été appelée par un parent de son mari, le duc de Sailles, qui voulait faire du petit Ghislain son héritier. Elle m'écrivait parfois, et je m'inquiétais en trouvant dans ses lettres une tristesse de plus en plus grande. Elle ne se plaignait de rien, sauf parfois de sa santé, très chancelante. Un jour, par le journal, j'appris que Ghislain avait disparu, qu'il était impossible de le retrouver et que sa malheureuse mère en était morte.

— Et l'enfant a-t-il été retrouvé ? demanda Stanislas.

— Non. . . du moins, je n'en ai jamais entendu parler.

— Ghislain ? Ce nom me rappelle quelque chose, murmura Stanislas.

— Avez-vous vraiment envie d'accepter cette proposition ? interrompit un peu brusquement M. Dugand. Il me semble que d'autres plus avantageuses vous ont été faites.

— Oh ! à peu de chose près, et toutes hors de France.

— Cependant, lorsque vous êtes arrivé ici, vous parliez plutôt de retourner en Amérique.

Une lueur douce passa dans les belles prunelles brunes de Stanislas.

— Oui, alors, j'étais indifférent à telle ou telle résidence. Aujourd'hui, je préfère la France. . . Vraiment, cette proposition me plaît beaucoup. Je vais demander à mon correspondant des renseignements complémentaires.

— Vous réfléchirez, dit brièvement le vieillard en reprenant sa revue.

— Et en attendant, venez faire une partie de croquet ! s'écria Raoul en bondissant de sa chaise.

— Allons, dit complaisamment Stanislas. Quels sont nos partenaires ?

Pierre se refusa, ayant un travail pressé à terminer et ce fut Noella qui se joignit à l'ingénieur, à Vitaline et à Raoul.

Au bout d'une demi-heure, Mme des Landies rappela ces deux derniers, l'heure de l'étude ayant sonné. Noella, aidée de Stanislas, se mit en devoir de ranger arceaux, boules et maillets.

— Vous manquerez bien aux enfants, Monsieur, dit Noella, tout en mettant ces objets dans la boîte ouverte devant elle.

— Et moi, je regretterai tant mes voisins ! J'ai toujours été privé des joies de la famille, et, pendant les heures que j'ai passées ici, j'ai eu parfois l'illusion d'en avoir une.

— Vous êtes orphelin depuis très longtemps ?

— Je n'ai pas connu mon père et j'avais cinq ou six ans lorsque ma mère mourut. Je vois un peu, comme dans une brume, sa physionomie très douce, très délicate, ses cheveux blonds. . . Ces souvenirs de ma première enfance demeurent excessivement vagues. Parfois j'ai des réminiscences singulières, tout à fait incompréhensibles. Devant mes yeux passent des visages divers : un vieillard, une femme au teint très blanc et aux yeux froids, une autre à la peau brune, vêtue d'une tunique éclatante. La silhouette d'un château féodal, des salles très vastes, une grande chambre majestueuse m'apparaissent encore, telles que de brèves lueurs. . . Visions bizarres, car ma première enfance s'est écoulée en Amérique, seul avec mon oncle qui m'a témoigné — je dois le reconnaître hautement — un dévouement admirable. Je lui dois d'être un être vigoureux de corps et cultivé d'esprit, je lui dois l'éducation forte et étendue dont je comprends tout le prix aujourd'hui. De près ou de loin, il a toujours veillé sur moi avec une sollicitude infatigable pour laquelle je lui garderai toute ma vie la plus profonde reconnaissance. Mais mon oncle si bon au fond, est d'un caractère très froid, excessivement fermé, il n'y a jamais eu entre nous d'expansion et très peu d'intimité. Mes efforts en ce sens se sont toujours heurtés à une réserve singulière.

— Oui, j'ai remarqué cette attitude de M. Dugand. Elle doit être, en effet, un peu pénible pour vous, surtout si vous n'avez aucune autre famille.

— Non, personne. Et nul plus que moi, cependant, n'apprécie les douceurs de la vie familiale.

Sous le berceau, M. Adrien Dugand songeait, les doigts un peu crispés sur sa revue. Son regard, se levant tout à coup, se posa sur les deux jeunes gens debout un peu plus loin, dans la claire lumière de cette fin d'après-midi, et absorbés dans leur causerie.

Les traits de M. Dugand se contractèrent légèrement. Il appela son neveu avec une sorte d'impatience, et se remit à causer de la position proposée au jeune homme, pour en arriver à cette conclusion :

— Après tout, je crois que ce poste serait agréable pour vous, et je vous conseille de prendre le plus tôt possible les renseignements désirables.

III

A ROCHEROUGE

Mlle Charlotte de Ravines, sa toilette achevée, ouvrit la porte de sa chambre et descendit l'escalier en enfilant ses gants clairs.

— Mme la baronne Van Hottem attend Mademoiselle dans le petit salon, dit la femme de chambre qu'elle rencontra dans le vestibule.

Charlotte ouvrit une porte et entra dans une jolie pièce claire, où son apparition fut saluée par un "enfin, ma chère petite !" prononcé par une dame très grande, douée d'un remarquable embonpoint, qui se trouvait assise sur un petit canapé près de la fenêtre.

En face de cette dame, dont la toilette d'une élégance sévère et riche annonçait une visiteuse, se trouvait une autre personne à peu près du même âge, mince et brune, au visage pâle et semé de nombreuses rides. Un peu en arrière, se tenait debout un jeune homme, petit et brun aussi, de mine aimable et spirituelle.

— Vous ai-je fait attendre, chère Madame ? demanda gracieusement Charlotte en serrant la main que lui tendait la visiteuse.

— Oh ! bien peu, mon enfant ! Ainsi, Monsieur Maurice, vous ne vous décidez pas à nous accompagner dans notre promenade ?

— Réellement, Madame, je ne le puis, J'attends M. Dugand, l'ingénieur de l'usine d'Eyrans, qui doit venir me chercher en automobile pour nous rendre à ces mines nouvellement découvertes dont on fait tant de bruit.

— Eh bien ! tu lui feras dire que tu as changé d'avis, voilà tout ! dit Charlotte avec un léger mouvement d'épaules. Tu n'as pas à prendre tant de gants avec un subalterne, je suppose !

— Un subalterne ! Je t'avoue que je n'ai pas l'idée de considérer ainsi M. Dugand, si remarquablement doué de toutes manières, et dont la distinction de grand seigneur fait mon envie.

Une lueur irritée passa dans le regard de Charlotte.

— Oui, tu es en admiration devant lui ! C'est ridicule, mon pauvre Maurice !

— Et toi, tu lui en veux parce qu'il ne paraît pas se soucier de toi plus que ne l'exige la stricte politesse, et qu'il est même à ton égard d'une froideur, d'une indifférence ?

— Voyons, Maurice, que racontes-tu ! dit la dame brune d'un ton mécontent.

Charlotte était devenue pourpre et pinçait violemment les lèvres.

— Je me soucie vraiment bien des sentiments de cet individu à mon égard ! dit-elle d'une voix tremblante de colère. Va-t'en donc avec lui, puisque tu préfères sa société à la nôtre !

— Ai-je dit cela ? Mme Van Hottem, plus sensée que toi, comprendra que je ne puis, sans impolitesse, manquer de me trouver à ce rendez-vous. Et toi-même, il eût été beaucoup plus correct de te trouver ici tout à l'heure, pour recevoir la nouvelle institutrice de Marcelle.

— Moi, manquer une promenade, pour une institutrice ! Tu te moques, je suppose, ou alors tu me connais bien peu.

Le jeune homme eut un petit sourire railleur.

— Eh ! eh ! Peut-être pas tout au fond, mais suffisamment pour savoir qu'en effet certaines catégories de gens n'existent pas à tes yeux.

— Eh bien ! Ai-je tort ? dites, Madame, ai-je tort ? s'écria Charlotte en se tournant vers la baronne Van Hottem qui écoutait, silencieuse, la conversation peu cordiale du frère et de la sœur.

— Non, mon enfant, je vous approuve ; M. d'Aubars est un peu trop égalitaire. Mais nous nous attardons et l'heure s'avance. Au revoir, chère Madame, et venez donc un peu plus souvent au château. Vous aussi, Monsieur Maurice, Pieter serait charmé de chasser avec vous.

Elle se leva, tendit la main à Mme de Ravines et s'éloigna avec Charlotte et Maurice, qui les accompagnait jusqu'à la voiture de la baronne.

Au moment où ils arrivaient sur le perron, une automobile s'arrêtait devant la maison. Le jeune homme qui tenait le volant de direction sauta à terre, d'un mouvement plein de souple élégance, et se découvrit pour saluer les deux dames et leur compagnon.

— Ah ! vous voici, Monsieur Dugand ! dit cordialement Maurice. Venez donc, que je vous présente à la baronne Van Hottem !

Stanislas gravit les marches du perron et s'inclina devant la baronne. En se redressant, il eut un léger tressaillement lorsque son regard rencontra le visage de Mme Van Hottem... Que lui rappelait donc ce visage, ce teint demeuré très blanc malgré de nombreuses rides, ces yeux bleu pâle, doux et froids ?

Et pourquoi ce regard, en s'attachant sur lui, prenait-il soudain — l'espace de quelques secondes — cette expression de stupeur, d'effroi intense ?

Il avait rêvé, car il n'avait devant lui qu'une femme froidement polie et indifférente, qui lui adressait quelques phrases banales et semblait surtout pressée de rejoindre sa voiture — moins encore toutefois que Charlotte, car la jeune fille, sans attendre Mme Van Hottem était déjà près de la victoria.

Maurice alla aider la baronne à monter en voiture, puis il vint rejoindre Stanislas demeuré sur le perron et lui prit familièrement le bras.

— Un de nos voisins m'a exprimé son désir d'être de notre petite excursion, et si cela ne vous contrarie pas, nous allons l'attendre un peu.

— Mais certainement, rien ne nous presse, répondit Stanislas en suivant Maurice dans le petit salon.

Il salua Mme de Ravines, et la conversation d'engagea, bientôt interrompue par l'entrée de Marcelle, blonde fillette de douze ans qui avait le frais visage et les yeux rieurs de Maurice, son demi-frère — Mme d'Aubars s'était remariée à un propriétaire du pays, un an environ après la mort de Mme de Vaulan.

— Eh bien ! Marcelle, tu viens attendre ton institutrice ? dit Maurice en attirant à lui sa jeune sœur. Pourvu qu'elle te plaise ! Tu es si difficile !

— Oh ! difficile ! Je voudrais seulement qu'elle soit bonne et aimable, et puis aussi jolie.

— Là, tout réuni ! Quand je te disais ! Et je parle qu'elle sera un laideron !

— Méchant Maurice ! Mais non, Mme Donan, qui l'a recommandée à maman, écrit au contraire qu'elle est charmante. Seulement, elle ajoute qu'elle est sérieuse, très sérieuse... et alors, si on ne peut pas rire un peu.

— Mais on peut être sérieux et fort gai, Mademoiselle, observa en souriant Stanislas.

— Oui, c'est vrai, à preuve vous. Espérons que Mlle des Landies sera ainsi.

Stanislas sursauta un peu.

— Serait-ce celle que je connais ? Mlle Noella des Landies, de Pau ?

— Noella, c'est cela, en effet, dit Mme de Ravines. Vous l'avez connue à Pau, Monsieur ?

— Oui, Madame, la famille des Landies habitait l'appartement contigu à celui de mon oncle. Je puis donc d'ores et déjà vous rassurer, Mademoiselle Marcelle : Mlle des Landies possède au plus haut degré toutes les qualités désirées par vous, même la beauté, et surtout le charme, don supérieur encore. Mais je m'étonne qu'elle ait songé à devenir institutrice. Elle donnait des leçons de piano.

— Oui, mais elle en avait peu, les professeurs étant trop nombreux. Mon amie, Mme Donan, qui la connaît un peu, lui ayant proposé ce poste d'institutrice, elle a accepté, trouvant sans doute cette situation plus avantageuse. Je tenais à avoir pour Marcelle quelqu'un de très musicien, l'enfant ayant de remarquables dispositions qu'il faut cultiver de bonne heure. Quelle opinion avez-vous du talent de cette jeune fille, Monsieur ?

— Madame, je puis dire sans exagération que Mlle des Landies est une véritable artiste.

— Tant mieux, c'est ce que je désirais. Et Charlotte qui est d'une jolie force, sera charmée de faire de la musique avec elle.

Un pli se forma instantanément sur le front de Stanislas .

— Pauvre enfant ! pensa-t-il avec un serrement de cœur.

Il revoyait le froid visage de Charlotte de Ravines, sa bouche mince et dédaigneuse, ses yeux bleus aux lueurs dures. Il entendait la voix mordante disant avec un mépris ironique :

— Tu tiens donc bien à me présenter ton petit ingénieur, Maurice ? Tu dois pourtant penser que je m'en soucie fort peu !

— Tu as tort, car " mon petit ingénieur " est physiquement du moins — car je ne le connais pas encore autrement, — l'homme le plus remarquable qu'il m'ait été donné de rencontrer. Peut-être arrivera-t-il bien vite à faire ta conquête, ma dédaigneuse sœur.

Un ironique éclat de rire répondit à cette dernière phrase.

— Tu es stupide, mon pauvre Maurice, et tu me connais vraiment bien peu ! Penses-tu, sérieuse-

ment, que je m'occuperai une seule minute de ce que peut penser ce subalterne.

Ce dialogue entre le frère et la sœur avait été entendu par Stanislas, comme il passait, rêveur et peu pressé, le long de la haie enclavant le jardin du castel de Rocherouge, pour faire sa visite d'arrivée à Mme de Ravines. Au premier moment, un peu de colère était montée en lui. Mais bien vite, il s'était ressaisi et avait levé les épaules en souriant ironiquement.

— Bah ! que m'importe l'opinion de cette jeune personne orgueilleuse et probablement fort sottre ! avait-il pensé judicieusement. Qu'elle conserve son dédain vaniteux, mais je lui montrerai comment sait se conduire ce subalterne qu'elle méprise.

Et, lorsqu'il avait été présenté par Maurice d'Aubars à sa sœur, il s'était montré si froidement correct, si poliment hautain, que Charlotte, impressionnée dès l'abord, quoi qu'elle en eût, par la haute mine et l'élégance aristocratique du nouvel ingénieur, avait senti sa vanité profondément blessée. Elle s'était d'abord juré de lui faire changer d'attitude, et, dans ce but, avait déployé de savantes petites manœuvres de coquetterie. Mais quelle mortification de s'apercevoir qu'elle n'excitait, chez Stanislas, qu'une indifférence légèrement railleuse !

Et ce Maurice, observateur malicieux, qui lui avait méchamment glissé à l'oreille :

— C'est donc toi qui veux faire sa conquête ! Hein ! quand je te le disais !

De ce moment, cette nature vaniteuse et rancunière avait voué à Stanislas une sorte de haine. Le jeune homme s'en souciait assez peu, trouvant d'autre part, chez tous les membres de la famille, une réelle sympathie. Mais en apprenant que Noella allait entrer dans cette maison comme institutrice, il lui venait la pensée douloureuse qu'elle serait exposée aux dédains et aux duretés de cette jeune fille très vaine de sa beauté, et qui ne manquerait pas de devenir bientôt jalouse, de Mlle des Landies.

— Pauvre petite Noella, si charmante, si délicieusement bonne ! pensa-t-il. Si j'osais ! si je savais qu'elle veuille me confier sa vie, bien que je ne sois encore qu'un incroyant !

Le voisin arrivait en ce moment, et un peu après l'automobile s'éloignait, conduite par Stanislas.

Bien que l'on fût à la fin de novembre, l'atmosphère était douce, presque tiède. Le soleil semblait avoir aujourd'hui emprunté un renouveau de force avant d'entrer dans la période hivernale, il chauffait la terre brune, nouvellement labourée et semée, il éclairait, à travers les squelettes des arbres dépouillés, le sol bosselé des chênaies. Et, tel qu'une auréole, il enveloppait de ses rayons d'or clair les hautes tours du château de Sailles, orgueilleusement perché sur son roc.

Inconsciemment, Stanislas avait ralenti l'allure de l'automobile, et son regard, comme magnétiquement attiré, s'attachait sur la demeure féodale.

(à suivre)